

## Le désastre de Lisbonne, un *teras*.

### En guise d'introduction

Olinda Kleiman

Université Lille 3, Laboratoire CECILLE

#### Genèse d'une figure emblématique du désastre

Dans un entretien accordé à Alexis Lacroix, dans le *Figaro* du 31 décembre 2004<sup>1</sup>, quelques jours après le *tsunami* qui a si cruellement frappé l'Asie du Sud-Est au lendemain de Noël – ce qui, au fond, n'est pas sans présenter quelque analogie avec le désastre de la Toussaint 1755 –, Michel Serres livre une réflexion sur l'événement en s'appuyant, pour partie, sur le « célèbre tremblement de terre de Lisbonne ». Tout se passe comme si le rapprochement s'imposait de lui-même entre ces deux cataclysmes, à deux siècles et demi de distance, comme s'il n'en était pas d'autre à l'aune duquel établir la comparaison. Par son caractère spontané, la démarche adoptée par le philosophe et historien des sciences est signifiante pour le sujet qui nous occupe. Elle s'offre à nous comme un objet de méditation et de questionnement sur la manière dont – et les raisons qui ont fait que – le séisme de 1755 s'est constitué en paradigme de LA catastrophe, dont la validité peut être éprouvée aujourd'hui encore, ainsi qu'il ressort de l'étude de Marie-Noëlle Ciccio qui clôt cet ouvrage en l'ouvrant sur le présent. L'année

---

<sup>1</sup> Michel SERRES, « La Mondialisation de la solidarité », *Le Figaro*, 18788, 31 décembre 2004, p. 9, rubrique « Débats et opinions ».

1755 et son tremblement de terre sont devenus un point de repère historique dans la conscience collective non seulement lusitane mais aussi, au moins, européenne. La question se pose pourtant du pourquoi de cette surprenante notoriété d'un événement simplement à la hauteur d'autres événements tragiques, voire moins meurtrier. Comme Grégory Quenet le faisait observer à juste titre lors de l'une des journées d'étude qui ont alimenté les débats au Centre José Saramago, 1666, année du « grand incendie de Londres qui détruisit treize mille deux cents maisons, n'est pas devenu une date fondatrice de la conscience européenne »<sup>2</sup>. Le désastre de Lisbonne si ; et c'est l'évidence massive de ce fait qui nous a interrogés et a suscité les réflexions dont se nourrissent ces pages.

L'étude présentée par Philippe Rousseau, s'appuyant sur les commentaires de Sénèque au sixième traité de ses *Questions naturelles*, explore la construction de représentations "mythiques" qui ne sont pas sans lien avec les réactions spécifiques, « pour une grande part, universelles et de tous les temps »<sup>3</sup>, provoquées par les tremblements de terre. Ces réactions en effet n'ont pas d'équivalent, même à l'occasion de fléaux plus destructeurs encore. Sénèque décrit les racines enfouies de cette peur panique si particulière que produisent les séismes et en rapporte la cause à l'ébranlement soudain d'une stabilité qui fonde le rapport au monde des êtres humains, notant l'épouvante dont ceux-là sont saisis lorsque la terre-refuge, l'assise du monde, se dérobe, se fend, dévoilant ses gouffres, et engloutit des nations et des contrées entières :

---

<sup>2</sup> Cf. aussi Grégory QUENET, *Les Tremblements de terre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 305, 312. Voir également Luís Alberto Mendes VICTOR, « Os grandes terramotos », in Rui MACHETE, éd., *1755, O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 87-122.

<sup>3</sup> Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, éd., *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 8.

Mais vers quel refuge, vers quel secours tournons-nous nos regards, si c'est le globe lui-même qui menace ruine ; si s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous protège, qui nous porte... ?<sup>4</sup>

Cette phénoménologie de l'attitude humaine devant les tremblements de terre a gardé sa valeur au fil des siècles et l'on en trouverait des échos dans nombre des écrits suscités par le désastre de Lisbonne. Citons en complément ces observations d'Augusto Placanica, à propos du tremblement de terre de Calabre de 1783 :

La peur du tremblement de terre ne tire pas son origine, comme celle des autres désastres, d'analogies conservées dans la mémoire historique, mais de la perte personnelle de la relation avec la terre, dont la stabilité est, depuis la plus tendre enfance, le pivot de l'expérience vitale de chacun [...]. Une épidémie de peste, une famine, une guerre, une inondation entrent dans le domaine du possible ; pas un tremblement de terre<sup>5</sup>.

On s'accorde, semble-t-il, à attribuer au tremblement de terre un statut à part au sein des phénomènes cataclysmiques, ce qui expliquerait que le tremblement de terre de Lisbonne a pu être perçu comme une rupture, un moment fondateur, effet que n'ont pas produit d'autres désastres majeurs. Si l'on compare cependant le comparable, un tremblement de terre avec un autre tremblement de terre, la question demeure posée du cheminement qui a conduit à

---

<sup>4</sup> *Questions naturelles*, VI, 1, 4-7 (voir Philippe Rousseau dans ce volume).

<sup>5</sup> Augusto PLACANICA, *Il filosofo e la catastrofe. Un terremoto del Settecento*, Turin, Einaudi, 1985, p. 119, in E. GUIDOBONI et J.-P. POIRIER, éd., *op. cit.*, p. 7 ; cf. aussi Alexander VON HUMBOLDT : « Dès l'enfance nous étions habitués au contraste de l'immobilité de la terre avec la mobilité de l'eau ; tous les témoignages des sens avaient fortifié notre sécurité... Un moment détruit l'expérience de toute une vie... Quand la terre tremble, où fuir ? », *ibid.*

l'inscription du séisme de 1755 dans les mémoires, en tant que paradigme du mal, selon Susan Neiman<sup>6</sup>. Ni la magnitude exceptionnelle – neuf sur l'échelle de Richter, en admettant que cette valeur soit exacte<sup>7</sup> –, ni les dégâts que les nombreux textes et images soulignent *ad libitum*, ni le nombre des victimes, quand bien même l'Histoire retiendrait l'in vraisemblable estimation de cent mille morts lancée dans le moment même, sous le choc de ce spectacle de chaos, ne suffisent à expliquer le statut exceptionnel accordé à la catastrophe. Aussi loin que remonte la mémoire de l'humanité, la terre n'a cessé de trembler. De l'Antiquité à nos jours, il s'est trouvé des hommes pour se porter témoins des terribles ravages causés aux villes comme aux campagnes. Philippe Rousseau le rappelle à propos du séisme qui a dévasté la ville de Pompéi et sa région, et que Sénèque évoque dans son traité. Plus près de nous dans le temps, et pour ne rien dire de l'effroyable drame du 11 mars 2011, pour lequel nous manque encore le recul de l'Histoire, le tremblement de terre qui a dévasté la plaine de Kanto, au Japon, en 1923, a eu des conséquences humaines bien plus tragiques. Selon toute vraisemblance, le rapport serait même de un à dix : cent trente mille morts pour le japonais, alors que l'estimation la plus crédible avance le chiffre de treize mille pour le portugais<sup>8</sup>. L'écart est donc considérable, et pourtant ce

---

<sup>6</sup> Susan Neiman met le tremblement de terre de Lisbonne au point de départ de l'étude qu'elle consacre aux réactions contre le mal et en fait le moment inaugural d'une époque qui trouvera son apogée dans l'holocauste. S. NEIMAN, *Evil in Modern Thought: An Alternative History of Philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

<sup>7</sup> Les avis sur la question ne sont pas arrêtés et il n'est pas certain que l'état de la science à cette époque eût permis de mesure précise. Cf. José-Augusto FRANÇA, *Une ville des Lumières, la Lisbonne de Pombal*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1988, p. 59 ; Helena Carvalhão BUESCU, « Sobreviver à catástrofe : sem tecto, entre ruínas », in H. C. BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 21 ; António RIBEIRO, « O sismo de 1-1-1755 : significado geodinâmico », *ibid.*, p. 81 sq. ; Carlos Sousa OLIVEIRA, « Descrição do terramoto de 1755, sua extensão, causas e efeitos. O sismo. O tsunami. O incêndio », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 42 sq. ; Luís Alberto Mendes VICTOR, art. cit., p. 88 sq. ; Cf. aussi Grégory QUENET, *op. cit.*, p. 307.

<sup>8</sup> Les données de l'époque ne sont pas fiables. Produites sous le choc, elles sont contradictoires et présentent des variations extrêmement importantes. Les chiffres avancés vont de six mille à plus de cent mille. Selon les calculs des spécialistes, il faudrait plutôt les fixer aux alentours de

désastre plus récent n'a pas supplanté dans notre mémoire culturelle celui qui l'a précédé, au siècle des Lumières. Au Portugal même, la catastrophe de 1755, sentie comme "unique" ne l'est pas, loin s'en faut. La région de Lisbonne est soumise au péril sismique. Il existe de nombreux recensements de secousses telluriques, mais d'aucuns disent que le dieu "ébranleur du sol" aime à s'y manifester avec une fureur extrême sensiblement tous les deux cents ans<sup>9</sup>. 1344 et 1531 constituent, avec 1755, des années de référence. Des rapprochements ont été établis entre le séisme de 1531 et celui de 1755<sup>10</sup>, en raison peut-être de leur commune violence et du raz-de-marée qui s'en est suivi, compte tenu aussi, peut-on penser, des réactions irrationnelles que le premier a également provoquées. Ne sont-ce pas celles-ci qui lui valent de n'être pas tombé dans l'oubli, grâce à un document d'une rare valeur, une lettre du poète dramaturge Gil Vicente au roi D. João III ? Nous y reviendrons. Quelles sont donc les raisons pour lesquelles, aux yeux du monde, comme à ceux des Portugais, l'ébranlement de la terre en 1755 s'est chargé de cette valeur symbolique qui traverse les âges et le rend indétrônable, assure sa préséance y compris sur les grandes guerres ? Pourquoi, autrement dit, est-il "unique" parmi l'"unique" ? L'explication n'en saurait résider ni dans les effets physiques la violence destructrice et meurtrière ni dans les éventuelles frayeurs qu'il a pu réveiller, comme d'autres auparavant. Elle est certainement en partie dans le lieu, l'épicentre, au large de la

---

douze mille à treize mille. Cf. J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 58, 64-65. A. RIBEIRO, art. cit., p. 77 ; Paulo de MEDEIROS, « De escombros e escumalhas », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 250 ; Vítor SERRÃO, « 1755 e as imagens de Lisboa: a Alegoria ao Terramoto de João Glama Stroberle », *ibid.*, p. 197. Voir aussi G. QUENET, *op. cit.*, p. 305, 308, 345 et, dans ce numéro d'*Atlante*, André BELO et José SUBTIL.

<sup>9</sup> Cf. H. C. BUESCU, art. cit., p. 44-45 ; João José Alves DIAS, « Principais sismos em Portugal, anteriores ao ano de 1755 », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 123-142.

<sup>10</sup> Cf. J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 59 ; Kenneth MAXWELL, « O terramoto de 1755 e a recuperação urbana sob a influência do Marquês de Pombal », in H. C. BUESCU, *op. cit.*, p. 213 (magnitude « probable », 7-9 et *tsunami*) ; A. RIBEIRO (*art. cit.*, p. 85) fait état d'une magnitude moins importante, évaluée à 6,5-7 ; cf. aussi João José Alves DIAS, art. cit., particulièrement p. 134 et 140. Voir aussi G. QUENET, *op. cit.*, p. 312.

grande capitale qu'était encore la Lisbonne d'alors, la troisième grande métropole européenne après Paris et Naples, le troisième grand port européen, après Amsterdam et Londres<sup>11</sup>. Mais elle est surtout dans les effets différés, plutôt que dans les conséquences immédiates. En dépit des importants dégâts causés à d'autres villes et à d'autres régions, c'est à elle, et à elle seule, que le cataclysme est resté à tout jamais associé<sup>12</sup> : ne parle-t-on pas, à la suite de Voltaire, du « désastre de Lisbonne » ? L'explication est à chercher dans l'époque, le siècle des Lumières et ses combats, et la place que l'événement a occupée dans les affrontements politiques, religieux et intellectuels du temps. L'éclat des écrits qu'il a nourris a certainement contribué à sa notoriété durable.

Jean-Paul Poirier ouvre son ouvrage *Le Tremblement de terre de Lisbonne* en ces termes :

Mentionnez le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 et, neuf fois sur dix, votre interlocuteur rétorquera, quasi automatiquement : « Ah oui ! Candide ! ». La réaction est certes à porter au crédit du talent de Voltaire qui, en seulement quelques pages d'un court roman, réussit à inscrire le désastre dans la mémoire collective du monde occidental et à faire traverser les siècles à son souvenir. Mais il est cependant remarquable que, deux cent cinquante ans après le séisme dont on dit à l'époque

---

<sup>11</sup> G. QUENET, *op. cit.*, p. 310.

<sup>12</sup> Voir à ce propos l'article « Tremblements de terre » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert : « Mais qu'est-il besoin de parler des tremblements de terre anciens ? Une expérience récente ne nous prouve que trop que les matières qui produisent ces événements terribles ne sont point encore épuisées : l'Europe est à peine revenue de la frayeur que lui a causée l'affreuse catastrophe de la capitale du Portugal ». *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, (1751-1780), à Neufchâtel, chez Samuel Faulche et compagnie, vol. XVI, p. 582.

qu'il ébranla le monde, il soit seulement associé à un épisode des aventures picaresques de Candide, Cunégonde et Pangloss<sup>13</sup>.

C'est un fait. Tout comme celui de Lisbonne, le nom de Voltaire s'impose d'emblée à l'esprit dès qu'il est question du séisme de 1755, mais pas seulement par référence à Candide et à ses « aventures picaresques ». *Candide*, on le sait, prend position dans la querelle de l'optimisme, dans le débat philosophique, pré-existant au désastre, sur le système leibnizien, durement exposé au péril de l'ironie. Quel meilleur argument que ce champ de ruines, lieu où Lisbonne fut, pour servir la verve féroce de Voltaire, qui s'exprime ici sur le mode ironique, qui se manifeste ailleurs, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, sur le mode de « la déploration pathétique », pour reprendre les termes de Robert Horville dans son article, où il s'attache à examiner différentes variations sur le même thème ? Le chaos que le séisme a provoqué sur les bords du Tage vient à point nommé. Voltaire, qui ne l'a pas contemplé, ne se fait pas faute d'utiliser l'évocation de ce spectacle d'apocalypse pour mettre à la question les doctrines de l'optimisme, régler ses comptes, par l'ironie du conte ou la véhémence du poème, avec l'esprit des systèmes qui se font trop aisément une raison du mal physique par la considération que le monde est au mieux et miner les théories de la nouvelle cosmologie pour laquelle ce même monde est un tout qui se tient dans les éléments les plus infimes qui le composent. Ses textes sont polémiques, mais les cibles qu'ils visent ne se laissent pas aussi facilement reconnaître qu'on le pense. Marc Parmentier analyse avec précision les différences de fond, et non simplement de forme, qui séparent la critique de l'optimisme dans le *Poème* et dans *Candide*. L'enjeu est important : déterminer avec exactitude quelles sont les formulations de la thèse, ou plutôt des thèses « optimistes » auxquelles s'en prennent les deux écrits, rédigés à trois ans d'intervalle, en distinguant

---

<sup>13</sup> Jean-Paul POIRIER, *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 7.

nettement les doctrines trop vite confondues de Pope et de Leibniz ; comprendre la place qui revient à la philosophie de ce dernier dans le poème et le conte, en s'appuyant notamment, pour le second, sur l'évaluation des objections formulées contre le système leibnizien dans les *Éléments de la philosophie de Newton* de 1738 ; et tirer de là des éléments d'interprétation de la structure du conte et de l'itinéraire intellectuel de son héros. Si le poème affirme l'existence du mal, l'espérance sur laquelle il s'achève empêche qu'on y lise une condamnation sans appel de l'optimisme. Le conte fait, lui, selon Marc Parmentier, litière d'une métaphysique, d'une position de la pensée qui ne peut être ni prouvée ni réfutée par l'expérimentation narrative parce qu'elle n'a pas de rapport avec la réalité.

Le réquisitoire dirigé dans le *Poème* contre la dénégiation de la réalité du mal physique suscite à son tour la célèbre riposte de Jean-Jacques Rousseau, sa lettre sur la Providence, en date du 18 août 1756. Le séisme n'a pas seulement ébranlé la terre de Lisbonne : il a définitivement troublé le monde de la pensée. Il est devenu métaphore, « tremblement de terre moral », selon les termes de Mme de Staël<sup>14</sup>. « Pourquoi gardons-nous mémoire de cet événement ? Il y eut tant d'autres séismes auparavant et tant d'autres depuis... », s'interroge Patrick Brasart. Et de répondre :

C'est que par la grâce de Voltaire — et de bien d'autres, sans qui on ne le comprendrait qu'imparfaitement — il s'est fait discours, imposant l'évidence d'une révolution de sensibilité, et sapant les fondements d'imposantes constructions philosophiques<sup>15</sup>.

Ce « bien d'autres » installe Voltaire à la place qui semble bien lui revenir ; il fait un sort commun aux « autres », masse dans laquelle s'intègrent à coup sûr les

---

<sup>14</sup> G. QUENET, *op. cit.*, p. 352.

<sup>15</sup> Patrick BRASART, « Le désastre de Lisbonne », *L'Âne, le magazine freudien*, avril-juin 1987, n°30, p. 43-44.



philosophes, Rousseau mais également Kant qui, deux mois à peine après le séisme, se situant à rebours des thèses leibniziennes, livrait une approche scientifique, naturaliste, du séisme, fondant ainsi sa théorie de la causalité. Ces « autres », ce sont aussi ceux, fort nombreux, moins savants, qui ont réagi à chaud au cataclysme vécu de près, ou qui ont souhaité le commenter à distance, prendre part au débat, scientifique, politique ou moral que le désastre a nourri. Mais ce qui est décisif pour la postérité, ce sont à l'évidence les écrits de ces penseurs des Lumières, qui se saisissent de l'événement et y trouvent un puissant prétexte à leurs écrits ou à l'illustration de leurs théories. La pensée s'affronte par tremblement de terre interposé, défendant des positions contraires, à partir du même événement, posant l'existence du mal contre celle du meilleur ou l'équilibre du bien et du mal, la nécessité de la science agissante contre la nature toute-puissante ou le rapport de la nécessité à la nature, la raison contre le fanatisme, Pombal<sup>16</sup> contre Malagrida et les jésuites. À côté du traumatisme physique, d'autres traumatismes métaphysique, politique s'imposent, qui le débordent. Lisbonne est engloutie comme dans une béance de la terre qui « s'entrouvre et chancelle » selon une expression du traité de Sénèque souvent utilisée par les auteurs de l'époque<sup>17</sup>, mais c'est une vision du monde qui s'y abîme. Le séisme instaure une rupture, inaugure des temps nouveaux, ordonne *un ficar diferente*, selon le beau titre d'Helena Carvalhão Buescu, un « devenir différent » qui, s'alimentant au traumatisme de l'individu, touche l'ensemble de la communauté. La catastrophe institue un avant et un après, à partir desquels rien ne sera plus pareil, et qui se jouent sur deux

---

<sup>16</sup> Pour plus de commodité, et bien que Sebastião José de Carvalho e Melo, tout d'abord secrétaire d'État aux Affaires Étrangères et à la Guerre, nommé ensuite secrétaire d'État aux Affaires du Royaume, dès décembre 1755, peu après le séisme, ne soit gratifié du titre de comte d'Oeiras qu'en 1759, et de celui de marquis de Pombal qu'en 1770, j'adopterai, bien avant l'heure, l'appellation de marquis de Pombal sous laquelle le ministre est passé à la postérité.

<sup>17</sup> « Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes » (VOLTAIRE, *Poème*, v. 29) ; « la terre tremble et chancelle » (GOETHE, ci-dessous, note 21).

niveaux : le niveau du subi, de l'ordre de l'insupportable, de l'incompréhensible, de l'ineffable, qu'il faut pourtant verbaliser et maîtriser ; le niveau de l'agi qui, se réglant sur le "plus jamais ça"<sup>18</sup>, passe par la prise en main de son destin et exige la compréhension du phénomène, pour éviter que « la peur [ne] dérobe [aux hommes ] leur jugement »<sup>19</sup> et triompher de la fêlure.

### L'événement perçu : le lieu où Lisbonne fut

Pas vraiment unique, mais bien perçu et donné à connaître comme tel, le désastre de Lisbonne fournit une prise à la tentation de l'écriture et donne lieu à une production de textes qui impressionne par son importance, sinon toujours qualitative du moins quantitative<sup>20</sup>. Nombreux sont les auteurs qui se sont essayés à son interprétation, à sa représentation, à une description ponctuelle, à caractère informatif, ou qui, tel Goethe<sup>21</sup>, se sont exprimés sur un événement qui les a profondément marqués à un moment de leur vie. Nombreux sont aussi les genres et les formes retenus pour rendre compte d'un prodige sur lequel on

---

<sup>18</sup> P. de MEDEIROS, art. cit., p. 244 et M. SERRES, art. cit.

<sup>19</sup> Emmanuel KANT, *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière*. Je cite d'après la traduction effectuée par Élise Lanoë à la fin de cet ouvrage.

<sup>20</sup> Tous les genres ou presque se sont intéressés au sujet. Cf. sur ce point Isabel Maria Barreira de CAMPOS, *O Grande Terramoto (1755)*, Lisbonne, Parceria, 1998, p. 267 sq.

<sup>21</sup> « Pourtant, le repos de l'âme enfantine fut ébranlé très profondément, pour la première fois, par une extraordinaire catastrophe mondiale. Le premier novembre 1755 se produisit le tremblement de terre de Lisbonne, qui répandit une affreuse épouvante dans le monde, déjà accoutumé à la paix et au repos. Une grande et magnifique capitale, à la fois commerçante et maritime, est frappée inopinément de la plus effroyable calamité. La terre tremble et chancelle, la mer s'enfle, les vaisseaux se heurtent, les maisons s'écroulent, et sur elles, les églises et les tours ; le palais royal est en partie englouti par la mer ; la terre entr'ouverte semble vomir des flammes, car partout la fumée et l'incendie se déclarent dans les ruines. Soixante mille humains, un instant auparavant tranquilles et sans soucis, s'abîment ensemble, et il faut appeler le plus heureux celui auquel n'est plus permise aucune conscience de son malheur [...]. L'enfant, qui était contraint d'entendre répéter tout cela, en était fortement troublé. Dieu, le créateur et le conservateur du ciel et de la terre, que le premier article du *Credo* lui représentait comme si sage et si miséricordieux, ne s'était nullement conduit comme un père, en confondant dans la même perte le juste et l'injuste ». Johann Wolfgang von GOETHE, *Souvenirs de ma vie. Poésie et vérité*, traduction de Pierre DU COLOMBIER, Paris, Aubier Montaigne, 1941, p. 25-26.

n'hésite pas à revenir à plusieurs reprises, comme c'est le cas de Voltaire ou de Kant. Il n'est pas question d'en dresser ici un inventaire, d'autant plus qu'il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude d'ensemble sur le sujet. Plus modestement s'agira-t-il de présenter une vue d'ensemble de l'écriture du désastre dont les articles qui constituent cet ouvrage fournissent une idée assez précise. Robert Horville illustre bien cette variété générique et ce polymorphisme dans son analyse de quatre textes en langue française, sans doute parmi les plus représentatifs et les plus puissants de cette production foisonnante où se côtoient, entre autres, information journalistique, épître, sermon, oraison en vers, élégie, ode, poème héroïque, poème narratif, drame, essai philosophique, essai érudit à caractère scientifique. Ces catégories ne sont du reste pas étanches mais débordent sur le champ voisin, s'alimentent les unes les autres, pour construire, « au-delà de la diversité des récits, un récit commun, socialement partagé ». André Belo, à qui j'emprunte cette formule, s'emploie à le démontrer et nous éclaire sur le processus complexe de la communication des nouvelles au sein des réseaux des publics lettrés, dont le milieu scientifique commence à tirer également parti, comme le montrent les modes de diffusion choisis par Kant :

L'information sur le séisme passe de support en support, parcourant différents espaces sociaux et arrivant à différents destinataires, envoyée par lettre de Lisbonne, lue ensuite devant une audience collective, puis de nouveau retranscrite dans de nouvelles lettres, avant d'être éventuellement imprimée dans une gazette qui pourra fournir l'occasion de nouvelles lectures en assemblée<sup>22</sup>.

---

<sup>22</sup> Voir André Belo dans ce volume.

Le tremblement de terre fait couler beaucoup d'encre, et les textes ainsi produits font à leur tour couler beaucoup d'encre. Une figure mythique émerge.

Au point de départ de ce processus, on trouve une correspondance abondante. La lettre est, avec le sermon, le genre le plus immédiatement inspiré par le cataclysme. Ceux qui ont vécu l'événement au plus près s'en font les témoins par la voie la plus simple, l'épistolaire, essentiellement, même si pas seulement, pour servir un but immédiat : informer parents, amis, supérieurs sur l'événement et ses conséquences pour eux-mêmes et pour la ville de Lisbonne. La capitale portugaise est alors un grand port européen dont l'activité commerciale est très soutenue, une ville cosmopolite qui accueille une importante communauté étrangère anglaise, française, allemande, néerlandaise. C'est cette communauté, surtout, qui établit cette liaison avec l'Europe. Elle le fait à deux titres : à titre privé, pour rassurer les proches, raconter le malheur vécu souffrances physiques, traumatismes moraux, pertes matérielles , le bonheur d'être vivant ; à titre professionnel, correspondants des sociétés commerciales ou des gazettes d'une part, diplomates de l'autre, rendent compte de la situation, font des rapports plus ou moins circonstanciés. C'est par le biais de ces lettres que l'Europe a tout d'abord connaissance de la nouvelle, principalement à travers les circuits diplomatique le plus important, sans doute, compte tenu des moyens dont il dispose , savant tirant parti du premier et journalistique. Trois exemples paraissent particulièrement pertinents et révélateurs quant à la circulation de l'information et aux modes de construction du récit sur le récit, qu'évoque André Belo. Deux d'entre eux font l'objet d'une étude détaillée dans cet ouvrage. Il s'agit, d'une part, des dépêches que François de Baschi, comte de Saint-Estève, ambassadeur de France à Lisbonne, fait parvenir à Versailles dès le 4 novembre et dont l'ensemble constitue l'hypotexte à partir duquel Voltaire élabore ses premiers écrits relatifs au tremblement de terre. Parmi ceux-ci, figurent les lettres que Voltaire adresse au négociant et

banquier Jean-Robert Tronchin, profitant de l'aubaine qui lui est offerte pour affûter sa plume et à l'encontre du comte, qui se plaint de l'état de ses meubles sauvés des ruines, et à l'encontre de l'optimisme. Il s'agit, d'autre part, de la lettre bien connue de Miguel Tibério Pedegache Brandão Ivo au *Journal étranger*, dont il est le correspondant à Lisbonne. Cette lettre, datée du 11 novembre 1755, est rédigée en français. Français<sup>23</sup> par son père, un négociant de Bayonne installé à Lisbonne, Portugais par sa mère, Miguel Tibério Pedegache appartient à l'« Arcádia Lusitana », académie littéraire créée quelques mois après la catastrophe. C'est un homme de lettres qui s'intéresse de près aux sciences. Son texte, dont Robert Horville examine les procédés d'écriture, se révèle intéressant à bien des égards. Il est d'abord informatif et, à ce titre, tenu pour l'un des plus objectifs et des plus précis sur la catastrophe. On y observe le souci de rendre compte du désastre dans son entier, en en retraçant les différentes étapes, avec une grande minutie, depuis les premières secousses jusqu'à ses dernières conséquences, mais en en soulignant d'abord les circonstances surprenantes, comme pour situer le drame, inattendu, dans un réel impossible à nier. Alliant esprit scientifique dans le raisonnement, le goût du détail, le vocabulaire technique et talent littéraire, l'auteur s'efforce parce qu'obligation lui en est faite, précise-t-il, mais il faut voir là l'un des artifices de l'écriture du désastre de « représenter cette catastrophe » dont il souligne d'emblée qu'elle n'est pas représentable, dans un propos introductif qui tient plus du littéraire que du journalistique :

---

<sup>23</sup> J.-P. POIRIER, *Le Tremblement de terre...*, *op. cit.*, 2005, p. 18 et J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 58 ; d'origine suisse, selon d'autres sources, cf. Fernanda Gil COSTA, « Discurso literário e discurso científico : paradoxos e reflexões a propósito dos relatos sobre o terramoto de Lisboa de 1755 », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 310.

Quelqu'affreux que puisse être ce tableau, il n'approchera jamais de la vérité. Mais, comme il faut vous en faire un détail, je vais tâcher de vous représenter cette catastrophe<sup>24</sup>.

À y regarder de près, on peut se demander dans quelle mesure cette relation, la première publiée en France et l'un des premiers récits d'un témoin oculaire, ne constitue pas la matrice à partir de laquelle se sont élaborés beaucoup d'autres textes littéraires consacrés au tremblement de terre. Dans ce document, qui, sous sa forme épistolaire, est destiné à être une notice de journal, mais dont on voit bien qu'il dépasse largement le cadre de l'information factuelle, on trouve en effet déjà un ensemble de schèmes interprétatifs de l'événement qui traversent toute cette production paradigmatique de l'écriture du désastre :

- 1- L'auteur, au cœur d'un événement qui dépasse l'imagination, s'adresse à un destinataire éloigné qui n'a qu'une connaissance très relative des faits. Il prend son interlocuteur à témoin et l'invite à imaginer l'inimaginable « Imaginez-vous... » , en lui mettant le tableau sous les yeux. Les écrivains ultérieurs, qu'il s'agisse de faire œuvre de mémoire ou d'exploiter les virtualités esthétiques et philosophiques de la catastrophe, procéderont de même avec leur lecteur potentiel.
- 2- L'auteur, spectateur de la catastrophe qu'il met en scène et donne à voir, n'est pas que cela. Il est pris dans l'événement, auquel il participe à son corps défendant.
- 3- Ce qu'il décrit est un prodige, un *teras*, qui échappe à l'entendement humain. Ce prodige fait intervenir des forces cosmiques contre lesquelles l'homme est impuissant et dont il est la victime innocente, « environné[e]

---

<sup>24</sup> La lettre a été intégralement reproduite par J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 21-24. Toutes les citations renvoient à ce texte.

du trépas », exposée au péril de la mort : « Imaginez-vous les quatre éléments ligués contre nous et se disputant entre eux notre ruine ».

- 4- Il n'est pas de mots pour dire ce prodige, d'où une prétérition au point de départ du récit : « Je n'ai point de couleurs assez fortes pour vous peindre le désastre ». Toute tentative de représentation est vaine car le désastre n'a pas de mesure.
- 5- L'étendue du désastre est immense et son pouvoir abyssal. La catastrophe englobe tout et tous. Elle est insatiable et vorace. Elle ne trouve à s'exprimer que dans une rhétorique de l'excès : « le désastre dont presque tout le Portugal et la plupart de ses habitants ont été victimes ».
- 6- Elle est imprévisible, surgie de nulle part, de manière inattendue et instantanée. Elle crée une rupture brutale dans un quotidien paisible et harmonieux : « [...] le temps [étant] calme et le ciel très serein, vers les 9 heures 45 minutes du matin, la terre trembla ».
- 7- Elle est sournoise et acharnée : « Mais enfin, après vingt minutes, tout se calma. [...] Mais notre malheur n'était pas encore à son comble. À peine commençait-on à respirer que le feu parut dans différents quartiers de la Ville. Le vent, qui était violent, l'excitait et ne permettait aucune espérance. [...] On aurait peut-être pu apporter quelque remède au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville ».
- 8- Elle est paralysante : « Personne ne songeait à arrêter les progrès de la flamme. On ne songeait qu'à sauver sa vie car les tremblements de terre se succédaient toujours, faibles à la vérité, mais trop forts pour des gens environnés du trépas qui se présentait à leurs yeux sous mille formes différentes ».
- 9- Elle est apocalyptique : « Je vous écris au milieu de la campagne car il n'y a pas de maison habitable. Lisbonne est perdue ».

10-L'auteur est, dans le cas des relations de témoins oculaires, un survivant, un rescapé. C'est également le cas du narrateur dans le texte de fiction. Et c'est depuis cette posture qu'est assumé le récit : « Voilà, Monsieur, le danger dont j'ai sauvé ma personne ».

Le troisième document est une lettre que Monseigneur Filippo Acciaiuoli, nonce apostolique à Lisbonne de 1754 à 1760, adresse à son frère, établi à Rome. En guise d'en-tête de sa missive, le nonce consigne ces mots : « *Dalla desolata terra dove fu venerdì scorso Lisbona, 4 Novembre 1755* » « depuis la terre désolée où Lisbonne fut jusqu'à vendredi dernier »<sup>25</sup>. Le prélat ajoute ainsi un degré à la dramatisation du discours, par la réactualisation de la célèbre expression virgilienne « *campus ubi Troja fuit* ». La formule, où Lisbonne se substitue à Troie, fera fortune, de gazette en gazette, de lettre en lettre, et participera de la construction collective du discours sur le tremblement de terre, perçu comme un phénomène exceptionnel qui ne s'est pas attaqué à n'importe quelle ville mais a rayé de la carte du monde l'« opulente » Lisbonne, « *that City which is now no more!* », écrit un marchand anglais<sup>26</sup>. Le lien s'établit, entre la puissance et néanmoins la petitesse du génie humain créateur dont la capitale portugaise est le reflet et le pouvoir écrasant du tremblement de terre qui réduit tout à néant en quelques minutes. « *Urbes ætas condidit, hora dissolvit* ». Les notions d'espace et de temps sont bousculées. Les récits s'articulent autour des topiques développés

---

<sup>25</sup> Cette lettre, rédigée en italien, est considérée comme le premier écrit décrivant le séisme. La correspondance du nonce, conservée aux archives du Vatican, a fait l'objet d'une publication, accompagnée d'une présentation par Monseigneur Arnaldo Pinto CARDOSO, « O Terramoto de Lisboa (1755), documentos do arquivo do Vaticano », *Revista de História das Ideias*, n° XVIII, Lisbonne, Instituto da Biblioteca Nacional e do Livro, 1996, p. 441-510, puis d'une traduction en langue portugaise, par le même auteur, parue dans *O Terrível Terramoto da cidade que foi Lisboa: correspondência do Núncio Filippo Acciaiuoli : arquivos secretos do Vaticano*, Lisbonne, Alethéia, 2005. Nous proposons en fin de volume une traduction en français d'une partie de cette correspondance, effectuée par Anne Robin.

<sup>26</sup> Cité par K. David JACKSON, « As narrativas do desastre: a estrutura do relato e o terramoto de 1755 », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 158.



par les Anciens. « Transformée en ruines, en l'espace d'un quart d'heure », selon le témoignage d'un consul britannique<sup>27</sup>, Lisbonne détruite devient le symbole paradigmatique de l'habitation incertaine, suscitant des questionnements aux accents sénéquiens :

Nous demandons : que nous faut-il penser de ces effroyables sursauts et commotions de notre bien-aimée mère la terre qui était jusqu'ici notre ferme demeure — en somme, que devons-nous penser de ces tremblements de terre ?<sup>28</sup>

Ce désarroi de l'homme devant la terre qui lui échappe, un marchand anglais résidant à Lisbonne, et donc témoin de faits qu'il relate en tant que rescapé, le traduit en une métaphore maritime, éclairante quant aux modèles de l'écriture du désastre sismique souvent associé au naufrage<sup>29</sup> :

Il me semblait que la surface de la terre ressemblait aux vagues de la mer. Elle se soulevait et s'abaissait de manière si surprenante qu'il était impossible de tenir debout ; les maisons de part et d'autre étaient secouées comme des bateaux dans la tempête, avant que leurs étages supérieurs ne fussent projetés dans la rue, soulevant un tel nuage de poussière que l'air en était obscurci, et je ne savais plus ni où ni comment fuir<sup>30</sup>.

Écrits, pour la plupart, sur le vif, dans l'emportement de l'émotion, ces courriers-témoignages suivent une logique similaire, présentent une structure

---

<sup>27</sup> Voir K. MAXWELL, art. cit., p. 215.

<sup>28</sup> « Pergunta-se : que se deverá pensar destes pavorosos estremecimentos e comoções da nossa amada terra mãe que, antes, era a nossa firme morada — em suma destes tremores de terra ? ». Cité par I. M. Barreira de CAMPOS, *op. cit.*, p. 68.

<sup>29</sup> Voir K. D. JACKSON, art. cit., p. 140.

<sup>30</sup> « *I found the surface of the earth to resemble the waves of the sea, moving up and down in such a surprising manner as rendered it impossible to stand upright; the houses on each side reeling to and fro like ships in a gale of wind, 'till some of their higher stories being thrown into the street, raised such a cloud of dust, as in a manner darkened the air; so that I knew not whither to fly, nor how to escape* ».

proche, reproduisent des schémas semblables. Ils traduisent d'abord une réaction personnelle à l'événement, dont ils soulignent les circonstances et décrivent le déroulement et les effets : lieux, date, heure, surprise et impossibilité d'interpréter la première secousse, énumération des secousses successives, indication de leur durée, effets physiques et dégâts matériels, écroulement des maisons, ville en flammes, nuage de poussière et de cendres, raz-de-marée, réactions humaines, physiques et émotionnelles, accumulation des cadavres, blessures, comportements de panique, pleurs, hurlements, fuite, foules aux portes de la ville, expression du bonheur d'être en vie, dommages matériels personnels. Bref, ainsi construite et reconstruite à travers ces récits, l'image qui s'offre de Lisbonne est celle d'un tas de ruines et de décombres, une vision de fin du monde, dont se nourriront les textes littéraires, qui surgiront dans un second temps. C'est elle qui s'offre au regard de Candide : « Voici le dernier jour du monde ! s'écriait Candide »<sup>31</sup>. Le tremblement de terre a ouvert une béance. Lisbonne fut. « Lisbonne est perdue et l'on ne pourra jamais la rebâtir dans l'endroit où elle était autrefois », écrit Pedegache en mode de conclusion à sa lettre du *Journal étranger*<sup>32</sup>.

Il n'était pas inintéressant de ce point de vue de comparer ces relations du désastre et de ses effets sur les consciences avec le rapport d'un savant sur les manifestations de la même secousse tellurique en un autre lieu, Cadix. Dans cette ville aussi la violence du séisme et du raz-de-marée qui le suivit suscitèrent une floraison d'écrits en tout genre, prose ou vers, lettres ou sermons, accordant une large place au pathétique ou à la prédication, et largement répandus dans toute l'Europe. Un texte néanmoins se distingue dans cet ensemble, une lettre du consul de France à Cadix dans laquelle figure la relation de l'événement par

---

<sup>31</sup> VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre V, édition établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARC'H et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979 (Romans et contes), p. 156.

<sup>32</sup> J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 24.

l'astronome français Louis Godin. Bernard Vincent, qui en reproduit le texte dans son étude, en souligne la singularité : une observation « clinique » de l'événement, enregistrant, sans spéculation, les éléments pertinents pour l'étude du phénomène physique, accompagnée de notations précises sur les facteurs de risque dépendant du comportement humain. Cette attention lucide portée sur les effets de l'action des hommes et des décisions prises par les autorités dans une telle catastrophe naturelle se retrouvera, dans une certaine mesure, dans la politique mise en œuvre par l'homme d'État qui dirigea le Portugal dans les années qui suivirent le désastre.

Car Lisbonne, en dépit des prévisions alarmistes de Pedegache, sera reconstruite. Ce sera le défi du marquis de Pombal.

Un fait mérite d'être souligné. C'est aux étrangers que l'on doit la majeure partie des descriptions immédiates du tremblement de terre et des commentaires que celles-ci ont suscités. Si cependant ces derniers viennent d'un ailleurs plus serein, élaborés à distance de l'événement, dans le confort de la terre stable, ce n'est pas le cas des premières. Le regard porté sur le moment, qui est parvenu jusqu'à nous, est bien celui d'étrangers, mais d'étrangers qui se sont trouvés au cœur de la tourmente, comme les gens du lieu. S'agissant plus particulièrement du séisme vécu en terres lusitaniennes, on voit se dessiner deux attitudes opposées parmi les témoins directs de la catastrophe. Celle des étrangers et celle des Portugais. Cette différence ne s'explique pas par le seul traumatisme physique, vécu aussi bien par la communauté étrangère que par la communauté nationale, mais implique probablement un traumatisme politique, lié à un fort sentiment patriotique chez les Portugais ; ajoutons qu'il ne faut sans doute pas négliger l'effet des directives de Pombal soucieux d'occulter le traumatisme. Les Portugais ne ressentent pas le besoin de s'exprimer<sup>33</sup>, ou ne le peuvent pas, au

---

<sup>33</sup> Il est bien question ici de descriptions des faits et non pas d'écrits à intention didactique.

moment des faits, sur un événement qu'ils ne connaissent que trop et qui les a touchés de plein fouet en tant qu'individus, dans leur chair et dans leurs biens personnels, et en tant que peuple, dans leur dignité nationale et la conscience des trésors perdus. Que l'information sur l'actualité locale n'ait pas été jugée indispensable<sup>34</sup> ou que le traumatisme de Lisbonne ait eu sur eux l'effet paralysant que l'on peut soupçonner, ou les deux à la fois, le fait est que le tremblement de terre les inspire peu dans un premier temps. Lorsque c'est le cas, autre divergence intéressante, l'approche se fait assez peu sur le mode pathétique, davantage cultivé par les étrangers. Un clivage semble ainsi se faire jour dans cette production ; celui-ci est notable y compris dans les écrits qui relèvent de l'écriture fictionnelle. Soit que les Portugais oblitèrent délibérément un souvenir douloureux, soit que l'indicible traumatisme constitue un obstacle à sa propre mise en mots, soit encore, tout simplement, que les conditions matérielles ne sont pas réunies pour l'écriture, peu d'œuvres traitent des désastreux effets physiques ; peu donnent dans le tragique ; elles préfèrent se mouler dans le parénétiq ou retenir l'image positive d'une Lisbonne reconstruite, phénix nouvellement né de ses cendres, à quoi elles sont au demeurant fortement conviées par la dynamique de progrès et de modernité qu'incarne le marquis de Pombal, l'homme de l'action politique.

À sa façon, l'étude de la *Gazeta de Lisboa* vient confirmer cette analyse. André Belo, qui s'intéresse aux modes de diffusion de l'information à cette période,

---

<sup>34</sup> Teodoro de Almeida dira plus tard, « alors que plus de quarante-cinq années se sont écoulées » et qu'il se prépare à écrire pour la mémoire : « Il n'était pas non plus nécessaire jusqu'à présent d'anticiper ; la relation écrite était inutile pour bon nombre de ceux qui avaient vu l'événement ou qui en avaient entendu parler par ceux qui l'avaient vécu. Mais aujourd'hui que les témoins oculaires commencent à manquer et que moi-même, vu mon grand âge, je ne vais pas tarder à quitter cette vie, je me suis décidé à en faire la publication ». « *Nem até agora era necessária a sua antecipação ; porque a muitos que tinham visto os sucessos, ou os tinham ouvido aos que os presenciaram, seria inútil a relação escrita. Agora porém, que já as testemunhas oculares vão faltando, e que até eu mesmo pela minha longa idade estou próximo a sair desta vida, me determinei a publicá-la* ». Cité par Estela J. VIEIRA, « Escrever depois de uma catástrofe : o terramoto de 1755 e a literatura portuguesa », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 275.

examine de près les nouvelles du séisme transmises par le périodique portugais. Le premier communiqué paraît le 6 novembre, quelques jours après le tremblement de terre. Charles Ralph Boxer l'évoque comme « a masterpiece of understatement »<sup>35</sup>, un chef-d'œuvre de litote. De fait, le caractère laconique de l'information est frappant, comme l'est la place qui lui est réservée, en dernière page. L'hebdomadaire ne consacre que quelques lignes à cet événement majeur. André Belo en fait la remarque : l'article ne saurait être plus vague. On n'y trouve aucune précision quant aux circonstances, au déroulement, aux ravages causés, au nombre de victimes. À peine s'en tient-on, le 6 novembre, à une formule rhétorique très générale selon laquelle « le 1<sup>er</sup> du mois courant demeurera mémorable pour les siècles à venir », et fait-on mention, le 13 novembre, de la destruction de « nombreux édifices ». On trouve en revanche, dans le premier article, la nouvelle de la découverte, entre les décombres, des coffres du trésor de la couronne et de « ceux de la plupart des particuliers ». En un sens, non seulement l'information étonnamment brève oblitère le négatif mais, comme Paulo de Medeiros le fait justement remarquer, elle se voudrait presque positive<sup>36</sup>. André Belo a proposé ailleurs<sup>37</sup> une explication de cette sobriété de l'information : en tant que journal local, *A Gazeta* n'entend pas fournir des détails sur ce qui est connu de ses lecteurs, proches de l'événement ; mais on perçoit aussi une forme de mainmise politique sur l'information et de contrôle social. Cette explication est d'autant plus convaincante que le journal se montre plus disert sur les effets ressentis hors les murs de Lisbonne, et spécialement hors des frontières du pays, en Espagne et en Allemagne. Il n'en est pas moins surprenant, quand on connaît le patrimoine monumental de la Lisbonne de l'époque, que « le naufrage architectural de l'ancienne capitale de

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>36</sup> Art. cit., p. 246.

<sup>37</sup> « *A Gazeta de Lisboa* e o terramoto de 1755 : a margem do não-escrito », *Análise social*, vol. XXXIV (151-152), 2000, p. 619-637.

l'empire maritime »<sup>38</sup> puisse se trouver réduit à une formule globalisante, tendant à l'insignifiance<sup>39</sup>. D'autres interprétations sont avancées par la critique, également pertinentes. D'un côté, le traumatisme a imposé de lui-même le silence et trouvé dans l'oblitération une certaine forme de protection, phénomène bien connu et général lors de grandes catastrophes inattendues ; de l'autre, et c'est aussi un aspect déjà évoqué, la commotion ne connaît pas de mots pour dire sa démesure. La démarcation pointée plus haut et souvent soulignée entre « les productions étrangères qui assument un discours catastrophique » et « les portugaises qui l'évitent »<sup>40</sup> semble ainsi trouver une confirmation jusques et y compris dans le texte journalistique. Par ailleurs, le silence criant de la gazette a certainement pour principale cause la destruction de ses installations par le séisme, empêchant, de la sorte, un fonctionnement normal.

Contrairement au périodique portugais, les gazettes étrangères consacrent à l'événement des colonnes entières, des mois durant<sup>41</sup>. Un seul exemple suffira à marquer le contraste relevé, celui de la *Gazette de France* qui, évoquant en particulier, dans son édition du 22 novembre, une lettre où le nonce du Portugal reprend sous une autre forme sa propre formule « Dalla terra dove Lisbona fu »<sup>42</sup>, évoque du même coup brutalement cette mort de Lisbonne que *A Gazeta* et le

---

<sup>38</sup> K. D. JACKSON, art. cit., p. 140.

<sup>39</sup> Les textes aussi bien que les études donnent à voir un royaume dévasté, la destruction du cœur commercial, politique et cérémoniel de la ville. Cf. en particulier J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 66 sq. ; et Vítor SERRÃO qui mentionne notamment cinquante-quatre couvents, trente-trois palais, dont ceux des Bragança, des Cadaval, des Marialva, des Aveiro, le palais royal, l'opéra de Lisbonne, dix-sept mille des vingt-cinq mille maisons existantes, art. cit., p. 197.

<sup>40</sup> P. de MEDEIROS, art. cit., p. 253. Cf. aussi « *o discurso de catástrofe, gerado fora de Portugal, e o discurso de reconstrução, característico dos textos portugueses* » « le discours catastrophique, produit à l'extérieur du Portugal, et le discours de reconstruction, caractéristique des textes portugais » , p. 254, et la vision positive du cataclysme, p. 260-261. Voir également excès et sensationnalisme vs silence : E. J. VIEIRA, art. cit.

<sup>41</sup> J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 47 sq. ; E. J. VIEIRA, art. cit., p. 272.

<sup>42</sup> « Du lieu où existait ci-devant Lisbonne », J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 51.

pouvoir politique sont attentifs à ne pas signaler. Circulant de lettre en lettre, à travers l'Europe, la formule virgilienne n'est pas loin de signifier un effacement que, à quelques exceptions près<sup>43</sup>, les Portugais se refusent à voir, et sur lequel s'élabore, *intra-muros* mais aussi à distance, une intelligibilité du monde et de l'humain.

« Le mal est sur la terre »<sup>44</sup>

Figure paradigmatique de la catastrophe, et phénomène culturel d'une portée considérable, au-delà même de ses tragiques conséquences physiques, le tremblement de terre de Lisbonne constitue un motif puissant pour la création artistique dans les différents domaines qu'elle investit : pictural, théâtral, philosophique, scientifique, littéraire. Il pose, de manière particulièrement pertinente, le problème de la représentation du désastre et, singulièrement, du rapport de l'écriture au désastre. Je m'intéresserai ici essentiellement à ce dernier aspect, à la construction d'un discours littéraire sur la catastrophe, à ses conséquences esthétiques et éthiques, et, parallèlement, à la construction de la signification du phénomène à travers l'élaboration de ces mêmes discours.

Dans ce domaine cependant, comme dans celui du témoignage et de l'information, la production portugaise ne compte pas d'œuvres « mémorables », à la hauteur de l'événement, « mémorable », lui, « pour les siècles à venir », comme le pronostique la *Gazeta*. Agustina Bessa Luís, auteur de *Sebastião José*, un ouvrage, comme son titre l'indique, consacré au marquis de Pombal et non pas au tremblement de terre qui a donné à l'homme d'État sa carrure politique,

---

<sup>43</sup> Comme celle du père Malagrida qui reprend le *topos* de Troie disparue. Il en sera question plus avant.

<sup>44</sup> VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, ou examen de cet axiome : « Tout est bien », v. 126. *Mélanges*, édition établie par J. VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1961, p. 306.

signale elle-même ce fait<sup>45</sup>. On en a par ailleurs une confirmation éclatante dans une pièce récente de Filomena Oliveira et Miguel Real dont Marie-Noëlle Ciccia propose, dans ce volume, une analyse aussi minutieuse qu'originale, en interrogeant en particulier la question du théâtre comme « le lieu de la réflexion sur l'histoire ». En dépit du titre, *1755. O Grande Terramoto de Lisboa*, qui, contrairement à celui d'Agustina Bessa Luís, ne manque pas de créer une attente déjouée dans le cours du spectacle, les auteurs ne s'arrêtent pas au phénomène physique en tant que tel. Plus que la catastrophe et ses ravages visibles, ce sont les temps, certes cataclysmiques, qui sont revisités, en 2006, à deux siècles et demi de distance du séisme. Gageons que la date de la représentation ne doit rien au hasard, peu de temps après les importantes commémorations de l'événement, dans la capitale portugaise qui en a connu les effets et les méfaits. Ces aspects, dépassés, ont été l'objet des études scientifiques, nombreuses, présentées dans les colloques, permettant ainsi à l'histoire, « reconstitution du passé par les vivants », d'accomplir son ouvrage ; les créateurs que sont Filomena Oliveira et Miguel Real préfèrent, pour leur part, concentrer leur attention sur ce qui, selon eux, n'a rien perdu de son actualité : les idiosyncrasies lusitanes, « comme toujours » soumises au « pouvoir de l'État [qui] s'instaure comme le mécanisme central de la réforme des mentalités ». Les temps historiques du tremblement de terre, pombalins, éminemment politiques, s'offrent comme un terrain fécond, un point d'ancrage naturel pour une réflexion possible sur un autre temps de crise, le temps présent, celui-ci se rattachant à celui-là par une sorte de ligne politique déjà visible alors et qui ne se serait jamais démentie. Le tremblement de terre, « fait historique doté d'une valeur symbolique, voire mythique », devient l'un de ces repères historiques majeurs à l'aune desquels évaluer les choses du présent. On assiste alors à une interprétation de l'histoire

---

<sup>45</sup> Cf. P. de MEDEIROS, art. cit., p. 249, 252.



et des personnages qui l'ont faite par un effet de miroir avec l'actualité du pays, dans une tentative d'y voir une possibilité de sursaut national. Et, en l'occurrence, le constat est définitif : rien n'a changé. Voilà dessinée la ligne du destin tragique qui frappe inévitablement la communauté portugaise, jusque dans son appartenance à la communauté européenne : « Comme toujours au Portugal, à l'inverse de la plupart des pays européens... ». La conclusion s'impose : « Nous sommes ainsi parce que nous l'avons toujours été ». 1755 en est la preuve. Et le séisme dans tout cela ?

La littérature portugaise canonique fait, pour ainsi dire, l'impasse sur le tremblement de terre, au moment de l'événement comme par la suite. Les œuvres majeures viennent d'ailleurs. C'est à travers elles, à travers le dialogue qui s'instaure entre elles, à ce propos, que le désastre de Lisbonne suscite un séisme de la pensée et s'impose comme « mémorable pour les siècles à venir ». Les écrivains n'ont visiblement pas manqué qui se sont livrés à une représentation littéraire du tremblement de terre. L'auteur anonyme de *L'Ulissipéade* proclame dès 1756 : « Un poème sur le désastre de Lisbonne est déjà un sujet usé et sur lequel se sont exercées plusieurs plumes savantes »<sup>46</sup>. Tous n'y ont pas manifesté un égal talent. On peut citer, à titre d'exemple, une tragédie facétieuse parue sous le nom de « Maître André, perruquier » à Paris, « qui se figura l'avoir écrite ». La pièce, considérée comme « un classique de drôlerie » a connu un franc succès et a occupé « un temps les esprits oisifs ». Il s'agit vraisemblablement d'une plaisanterie de l'avocat Jean-Henri Marchand, sans doute en rapport avec le *Poème sur le désastre de Lisbonne*. L'auteur adresse en effet son épître dédicatoire « à Monsieur l'illustre et célèbre Poète Monsieur de Voltaire », qui, aux dires de certains, se serait empressé de renvoyer l'auteur à

---

<sup>46</sup> *L'Ulissipéade, poème ou les calamités de Lisbonne, accompagné d'un discours sur la cause naturelle de cet effrayant phénomène, par un spectateur de ce désastre*, s.l., s.a. Cité par Sophie LE MÉNAHÈZE, « O terramoto de 1 de Novembro de 1755 nas letras francesas : entre tentação e recusa do patético », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 407.

ses perruques : « Maître André, faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques », et ainsi de suite au long de quatre pages<sup>47</sup>.

En langue portugaise ou en langue étrangère, ces textes se distinguent d'abord par une grande diversité générique avec, cependant, une prédilection pour les genres poétiques. Cette variété n'occulte pourtant pas une communauté d'écritures, repérable tout au moins dans les écrits proprement littéraires. Les œuvres suivent, avec quelques variantes, des schémas identiques. Elles se coulent dans le cours des événements tels que ceux-ci sont relatés dans les récits des témoins. Dans l'ensemble, elles exploitent une rhétorique de la catastrophe qui, alliée à une esthétique du sublime et à une topique de l'ineffable, montre une prédilection pour le registre pathétique et les genres nobles, ode, épopée, poème héroïque<sup>48</sup>, propres à dire l'au-delà de tout discours, l'exceptionnel, le démesuré du tremblement de terre. Le récit, dont les modes d'élaboration cristallisent cette forme d'interrogation essentielle « Quand moi aussi je chancelle », plante soudainement au cœur de la tempête le narrateur surpris dans la sérénité du quotidien ; il en fait à la fois le spectateur malgré lui d'un drame qui se donne ainsi à voir et l'innocente victime des éléments brusquement déchaînés, tragiquement imprévisibles et indomptables. Suivent le déroulement des faits, l'énumération, souvent chaotique, des dégâts matériels, en un enchaînement fatidique destiné à rendre compte de la passivité contrainte du sujet dépassé par les événements, ballotté par une nature hostile et puissante qui impose ses lois. Puis vient le spectacle de la tragédie humaine : comportements de panique, fuite folle et mortifère, mouvements de foule en direction du fleuve,

---

<sup>47</sup> *Le tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes, par Maître André, M<sup>e</sup> Perruquier*, À Lisbonne, de l'Imprimerie du Public, 1755 (le lieu d'édition, Lisbonne, est une imposture destinée à renforcer le caractère burlesque). Le texte, écrit en 1755, fut un succès populaire ; il donna lieu à plusieurs rééditions, à Amsterdam et à Paris. La pièce semble n'avoir été jouée que tardivement. Voir Anne-Sophie BARROVECCHIO, *Voltaireomania : l'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 33-37.

<sup>48</sup> Sans toutefois s'interdire le comique, voire le parodique, comme on vient de le voir.

souffrance physique, détresse morale, entassements pêle-mêle de cadavres, ou, pire peut-être, corps invisibles sous les décombres, « enterrés sous leurs maisons », lieux de sécurité soudainement transformés en lieux de tous les périls, autant de signes de la fragilité humaine, de l'habitation incertaine, de la trahison de la terre, de l'imminence de la mort, inscrite dans le destin de l'homme et à laquelle on a par bonheur échappé. L'ensemble se veut théâtral, convie à la contemplation du grand, à l'expérience du sublime : c'est bien le spectacle de *Olisipone*, la ville aux origines mythiques, la ville brillant de tous ses ors, réduite à rien, en un rien de temps le temps d'une journée tragique, qui s'offre au regard, sidéré, de tous.

Ces images, cueillies au fonds commun d'une tradition fort ancienne, comme le montre l'étude de Philippe Rousseau, circulent d'un texte à l'autre. Elles usent et abusent du pathétique et du spectaculaire. Elles se forgent dans le registre de la destruction, de la voracité de la terre qui engloutit ou vomit, de l'acharnement de la nature, de la détresse impuissante incompréhension, pertes de repères, postures d'effroi, bras levés au ciel, paralysie, ce que Matos Sequeira désigne comme « cette quasi-folie du suprême effroi »<sup>49</sup>. Elles se modèlent aussi sur l'idée de rupture parents séparés, mères tenant leur enfant mort dans leurs bras, famille défaits mais aussi rupture du temps et des liens sociaux, en une confusion saisissante et généralisée des êtres et des choses, réunis dans un même destin tragique. Une recherche plastique de l'excès caractérise fondamentalement cette écriture de la catastrophe qui mobilise les procédés rhétoriques du pathétique comme esthétique de la commotion, à quoi concourent, parmi d'autres artifices : posture du narrateur-spectateur, prise à témoin, présent narratif, hypotypose, prétérition, apostrophe, hyperbole, exclamation, effets de déstructuration et de fragmentation, énumération

---

<sup>49</sup> « *Essa quase loucura do pavor supremo* ». Matos SEQUEIRA, *Depois do terramoto : subsídios para a história dos bairros ocidentais de Lisboa*, Lisbonne, Academia das Ciências, 1967 p. 24.

tragique, chaotique ou hétéroclite, asyndète ou au contraire polysyndète. Les auteurs n'en finissent pas d'exploiter les procédés baroques de la surcharge, du visuel, du théâtral, des jeux d'ombre et de lumière, de l'ostentation, en même temps qu'une topique de l'instabilité, de l'imprévisibilité, de la chute, des ruines, de l'horreur, de la mort, du chaos, de l'apocalypse, du jugement dernier.

Le vocable « chaos » est, selon Sophie Le Ménahèze<sup>50</sup>, le terme récurrent le plus fréquemment attesté de cette littérature. Et c'est en effet à une mise en scène non seulement de l'agonique mais du chaos total que celle-ci se livre. Au « Caiu Lisboa sobre Lisboa » « Lisbonne s'est effondrée sur Lisbonne » , de Francisco de Pina e Mello<sup>51</sup>, fait écho, dans un autre registre, le « Tout se plaint, tout gémit » de Voltaire<sup>52</sup>. Les auteurs font leur profit de la puissance esthétique de l'événement extrême. Mais, loin de s'en contenter, ils s'empressent tout aussi bien de tirer d'autres avantages du spectacle qu'ils construisent, et qu'ils donnent à voir, parfois même *littéralement*, sur la scène théâtrale des « ruines tragiques » de Lisbonne. Le dessein esthétique des œuvres sert des stratégies, dont la ligne de partage se situe entre le scientifique et le philosophique d'une part, et le politique de l'autre, même si cette division sommaire appelle quelques nuances, puisque l'une et l'autre intègrent, à leur façon, une dimension éthique, contaminée par la superstition. J'y reviendrai. Une autre ligne de partage se dessine assez nettement : la stratégie scientifique et philosophique est étrangère, la stratégie politique est nationale. La première est celle des « plumes savantes » qu'évoque l'auteur de *L'Ulissipéade*, qui questionnent les faits et les effets pour en trouver les causes : celle de Voltaire, tout d'abord, qui lance le débat philosophico-scientifique, sur fond de polémique, celle de Rousseau, celle encore de Kant, dont les écrits sont cependant d'une autre teneur. La seconde

---

<sup>50</sup> S. LE MENAHEZE, art. cit., p. 407.

<sup>51</sup> Francisco de Pina e MELLO, *Juízo sobre o terremoto*, Coimbra, António Simões Ferreira, 1756, p. 5.

<sup>52</sup> VOLTAIRE, *Poème...*, op. cit., v. 209.

est celle qui oppose les jésuites et leur appareil inquisitorial à l'homme aux commandes, Sebastião José de Carvalho e Melo, comte d'Oeiras, futur marquis de Pombal, ministre de D. José. En dépit de leurs divergences, ces deux lignes générales présentent des points communs. L'instrumentalisation du cataclysme est l'un d'entre eux. Il s'agit d'exhiber le malheur à son comble, pour entrer de plain-pied dans la discussion qui agite l'Europe, pour renforcer le pouvoir spirituel ou politique à l'intérieur des frontières lusitaniennes, avec d'inévitables répercussions externes, étant donné les adversaires en présence. Cette instrumentalisation se déploie stratégiquement à partir d'une de ces questions très emblématiques, liées aux circonstances tragiques et aux situations d'incompréhension que celles-ci génèrent : Pourquoi Lisbonne ? Se saisissant de ce signe des temps pour livrer ses questionnements sur le monde, le pire et le meilleur, Voltaire la formule en ces termes, connus de tous :

Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices,  
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ? (v. 21-22).

Ce faisant, l'écrivain-philosophe donne le la. Ainsi énoncée, la question ne pose pas que le problème du hasard<sup>53</sup>. Elle pose aussi celui de la justice divine. Les écrits sont nombreux qui se situent dans ce registre, là encore développé selon deux modes différents : un mode que l'on peut qualifier de mineur tant il est vrai qu'il n'a pas produit de grandes œuvres, celui du parénétiq ue ; un mode que l'on peut dire majeur, par lequel le tremblement de terre est devenu un phénomène planétaire, celui du sublime, dans son expression littéraire et philosophique, qui trouve chez Voltaire son paradigme le plus achevé. Le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, tout d'abord, *Candide*, ensuite, marquent à la fois l'apogée de la production littéraire sur le tremblement de terre et le temps fort du débat philosophique qui s'ensuit. Forçant le trait dans le pathétique, pour ce

---

<sup>53</sup> Voir à ce propos, ci-après, les articles de Robert Horville et de Marc Parmentier.

qui est du premier, dans la raillerie pour ce qui est du second, Voltaire expose aux yeux du monde la tragédie humaine. Il la met en scène dès les mois qui suivent le cataclysme, à travers « la vision dantesque des corps » « que la terre dévore » (v. 9), l'évocation des êtres « enterrés sous leurs toits » (v. 11), recevant une sépulture avant même de recevoir la mort, les postures poignantes des enfants « sur le sein maternel écrasés et sanglants » (v. 20), créant ainsi les conditions de l'émotion, de la compassion et de l'indignation, pour questionner les systèmes de pensée des « philosophes trompés » (v. 4), mettre à bas les certitudes de l'optimisme leibnizien. La visée est claire, comme l'est aussi la démarche adoptée : le tremblement de terre sert la démonstration de l'impossible conciliation entre deux propositions essentielles, et nécessairement contradictoires, contenues dans la *Théodicée*, celle de la « suprême sagesse jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle » d'un Dieu qui « n'a pu manquer de choisir le meilleur », et celle de l'existence du mal et de la souffrance que le tremblement de terre porte au jour de manière éclatante :

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,  
 Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,  
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ! (v. 131-135).

La calamité se présente comme un défi à la raison et donc au principe de « raison suffisante » sur lequel repose l'optimisme métaphysique. Voltaire ne se fait pas faute d'en jouer. Répondant à la conception du Tout, à la fois comme une chaîne de causes et d'effets et comme une chaîne logique de raisons, par un enchaînement d'une autre nature, une série de questions dont l'articulation se fait autour de deux interrogations essentielles : « Quoi, l'univers entier, sans ce gouffre infernal, / Sans engloutir Lisbonne eût-il été plus mal ? » (v. 43-44) et « De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ? » (v. 128), le philosophe interroge la cosmologie leibnizienne à la lumière de l'actualité. Après « examen » des faits,

selon une proposition qui ressort du sous-titre du poème, *ou examen de cet axiome* : « tout est bien » , il pose clairement l'irrecevabilité d'un système de pensée capable d'admettre que la cruelle réalité, qui l'a d'emblée ému, contribue de quelque manière au bonheur global et à la cohésion du Tout. Cette idée, il l'énonce très vite, dans la lettre indignée qu'il adresse à Tronchin en date du 24 novembre, trois semaines à peine après le séisme :

On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans *le meilleur des mondes possibles*.

La démonstration de l'impossible compréhension prendra deux formes, pour une réponse en deux temps : celle, quasi immédiate du *Poème*, sur le mode pathétique de la compassion et de l'incompréhension indignée, où les philosophes « tranquilles spectateurs » (v. 24) sont conviés à contempler les « cent mille infortunés que la terre dévore » (v. 9) ; celle, un peu plus tardive<sup>54</sup>, du conte philosophique, *Candide*, incisive, ironique, où, jouant des sentences de Pangloss, pour qui « les malheurs particuliers font le bien général »<sup>55</sup>, l'enchaînement chaotique des séries « figure un monde où le mal l'emporte sur le bien »<sup>56</sup> sans qu'aucun autre enseignement soit dispensé<sup>57</sup>. Le tremblement de terre et les ruines de Lisbonne constitueront une des étapes de l'illustration du « système »<sup>58</sup> de Pangloss, « le plus profond métaphysicien d'Allemagne »<sup>59</sup>. Voltaire exploite

---

<sup>54</sup> Imprimé en décembre 1758 à Genève (éd. CRAMER), *Candide* est ensuite envoyé à Paris et à Amsterdam dès le mois qui suit.

<sup>55</sup> Chap. IV, *op. cit.*, p. 154.

<sup>56</sup> VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, introduction et notes par Sylviane LÉONI, Paris, Livre de Poche, 2009, p. 13.

<sup>57</sup> Cf. la réaction de Mme de Staël, dans *De la littérature* : « de tels écrits sont nuisibles dans une république, où l'on a besoin d'estimer ses pareils, de croire au bien qu'on peut faire et de s'animer aux sacrifices de tous les jours par la religion de l'espérance ». Cité par S. LÉONI, *op. cit.*, p. 29.

<sup>58</sup> VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre XIX, édition établie par Frédéric DELOFFRE, *op. cit.*, p. 196.

<sup>59</sup> *Ibid.*, chap. XXVII, p. 225.

donc les mêmes artifices mais de manière burlesque, cette fois, en donnant la parole à Pangloss, le « métaphysico-théologo-cosmolo-nigolo[que] »<sup>60</sup> disciple de Wolf, pour qui tout discours n'est que cela. C'est donc en nigaud pontifiant que, au cœur même du cataclysme, le savant précepteur de Candide montre comment « tout se tient » : il procède à l'examen de la suite des faits qui ont conduit à la destruction de la ville, il considère les causes et les effets, il construit une justification syllogistique, en coordonnant des séries étrangères les unes aux autres, il aboutit à la conclusion absurde que « tout ceci est ce qu'il y a de mieux »<sup>61</sup>. Un temps leibnizien mais "guéri" de la théodicée par le tremblement de terre de Lisbonne<sup>62</sup>, Voltaire s'applique à ridiculiser, par l'exemple concret, à détruire par l'ironie mordante, le système de l'optimisme, que finalement Candide définit en ces termes au chapitre XIX : « Hélas ! [...] c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal »<sup>63</sup>.

Dans la querelle qui l'oppose à Leibniz, Voltaire trouve, comme on sait, un adversaire en Jean-Jacques Rousseau. Prenant part aux débats de l'époque, celui-ci adresse à l'auteur, dès la réception du *Poème*, sa lettre sur la Providence<sup>64</sup>, une longue lettre polémique dans laquelle il « inverse le raisonnement » (Robert Horville) et se déclare choqué par le pessimisme affligeant qui anime la logique voltairienne :

Vous reprochez à Pope et à Leibniz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, chap. I, p. 146.

<sup>61</sup> *Ibid.*, chap. V, p. 157.

<sup>62</sup> Theodor W. ADORNO, *Dialectique Négative*, traduit de l'allemand par le groupe de traduction du Collège de philosophie, Paris, Payot, 1978, p. 283.

<sup>63</sup> Chap. XIX, *op. cit.*, p. 193.

<sup>64</sup> Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire, le 18 Août 1756, in Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, dir., Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969, tome IV, p. 1057-1075. Sauf indication contraire toutes les citations renvoient à la « Lettre », dans cette édition.



tableau de nos misères que vous en aggravez le sentiment : au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voye pas assez combien je suis malheureux ; et vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal. [...] Le poëme de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience, le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous établissez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse du sentiment ou de la raison<sup>65</sup>.

Il affirme donc son adhésion aux thèses optimistes de Pope et de Leibniz, dont il soutient la validité du principe du plan d'ensemble, tout en nuancant le « Tout est bien » en « Le tout est bien, ou Tout est bien pour le tout » :

« Homme, prends patience », me disent Pope et Leibnitz. « Tes maux sont un effet nécessaire de ta nature, et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui te gouverne eût voulu t'en garantir. De toutes les économies possibles, il a choisi celle qui réunissoit le moins de mal et le plus de bien, ou (pour dire la même chose encore plus cruellement, s'il le faut) s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvoit mieux faire ». Que me dit maintenant votre poëme ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant ; il pouvoit prévenir tous tes maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent ;

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 1060.

car on ne sauroit voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir »<sup>66</sup>.

À la compassion de Voltaire, révolté contre le malheur qui frappe arbitrairement des milliers de victimes, il oppose une vision toute tournée vers sa propre souffrance, en se situant moins au plan des idées qu'à celui, personnel, d'une solitude qui éprouve quelque difficulté à se dégager d'elle-même. « Vos derniers Poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude ». Ainsi commence sa lettre, qui se clôt dans ce même registre : « Non : j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre ». Il proclame sa foi en « une Providence bienfaisante » qui écarte la possibilité même de l'existence du mal. Mais si mal il y a, la responsabilité ne saurait en être attribuée ni à « l'auteur des choses »<sup>67</sup> ni à la nature, mais aux hommes, entre les mains desquels « tout dégénère » :

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et, quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors la question n'est point, pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe ? De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> J.-J. ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 245.

<sup>68</sup> « Lettre... », p. 1061.

Il faut donc comprendre que les Lisboètes sont seuls responsables de leur malheur : ils ont défié la nature par leur goût insensé du progrès, ils ont porté atteinte à la morale par leur attachement aux richesses matérielles :

Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieux de là, tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des mazures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ?<sup>69</sup>

Faisant du tremblement de terre un objet incident de la discussion « sans quitter votre sujet de Lisbonne » , Jean-Jacques Rousseau pose ainsi le problème de la liberté de l'homme et des concentrations urbaines interprétées aussi en termes de faute morale liée au progrès et à une décadence moderne. Mais dans sa double volonté de soutenir la thèse du « Tout est bien pour le tout » et de blesser son interlocuteur, qui fait de la littérature alors que lui-même se comporte en philosophe spéculatif, ce qui demeure sans doute le plus surprenant, c'est l'argument mis en avant, qui n'est pas bien éloigné des absurdités débitées par Pangloss :

J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel et qu'elle

---

<sup>69</sup> *Ibid.*

peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et, malgré ce qu'une pareille description a de touchant, et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre<sup>70</sup>.

Deux visions du monde s'affirment dans cette controverse exemplaire entre deux penseurs des Lumières que le tremblement de terre oppose dans leur manière de faire de la cosmologie, selon les usages d'un temps où la Providence se trouve mise en débat et où l'homme commence à s'affranchir de l'idée de Dieu pour penser son rapport au monde et à la création.

En brandissant l'image du chaos de Lisbonne, c'est aussi à la thèse du châtement divin que Voltaire s'en prend. L'idée même d'un dieu cruel, qui frapperait à l'aveugle et d'un même coup le vice et l'innocence, lui est insupportable. Appuyant, une fois encore, sa démonstration sur un exemple concret particulièrement choisi pour frapper les esprits, il recrée par la fiction et à travers les yeux de ses témoins oculaires, Candide et Pangloss, l'atmosphère de la « ville des Lumières », plongée dans les ténèbres de la superstition et du fanatisme religieux. Pour une meilleure efficacité, les deux « héros », féroce tenant de l'optimisme pour l'un, naïf impénitent pour l'autre, seront eux-mêmes pris aux rets d'une absurde démonstration de foi qui est surtout démonstration de cécité et de sauvagerie, culminant dans l'horreur de l'autodafé purificateur. La scène est inventée de toutes pièces ; elle n'est pas pour autant exempte de vérité.

Deux attitudes essentielles caractérisent la réponse portugaise au tremblement de terre, vue ici dans sa traduction littéraire : l'exploitation, superstitieuse et

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 1062.

outrancière, de cette idée d'un dieu vengeur mais finalement bon, qui se serait appliqué à sauver Lisbonne d'une disgrâce plus grande encore, et c'est la vision apocalyptique ; à l'opposé, le silence sur les maux de Lisbonne, *a fortiori* sur leur origine, et la focalisation sur la mise en ordre du chaos, sur la reconstruction d'une ville nouvelle, née du savoir du temps, et c'est la vision progressiste et rationaliste. Dans une certaine mesure, cette polarité cristallise la tension entre le religieux et le politique, ce dernier se montrant désormais préoccupé de s'affranchir et de se situer sur le terrain du laïc. Un pouvoir s'oppose à un autre pouvoir : les jésuites d'un côté, Pombal de l'autre. C'est une véritable guerre des images que se livrent les deux adversaires, dont Pombal sort vainqueur et renforcé.

Si le pathétique n'inspire pas vraiment les écrits des Portugais, assez peu désireux de se complaire au spectacle de leur malheur, la veine apocalyptique, en revanche, trouve dans le séisme un terrain propice et dans le sermon une voie royale pour inculquer son discours édifiant et convier à la méditation et à la réflexion morale. Le filon n'est pas que portugais. C'est sur le thème de la terrifiante catastrophe de Lisbonne que glosent bon nombre de prédicateurs, partout en Europe et jusque dans les églises de contrées aussi lointaines que la Nouvelle-Angleterre. Un motif, dans le système de représentation mis à l'œuvre par le discours parénétiq ue, mais que l'on trouve aussi dans les récits de témoignage et chez Voltaire, participe tout spécialement de cette importante dimension apocalyptique. L'union des quatre éléments déchaînés contre Lisbonne offre la vision d'une nature dérégulée. Elle instaure, parallèlement, la pensée mythique comme support primordial d'interprétation. La réflexion de Philippe Rousseau nous fournit, ici encore, l'un des cadres d'approche de la catastrophe. Le tremblement de la terre, le raz-de-marée, l'ouragan, le feu, sont au cœur de cette pensée. Ces phénomènes se rattachent au monde des forces chtoniennes et renvoient à la querelle des dieux, dont ils sont les instruments

vengeurs. Ils sont aussi le lieu symbolique de la manifestation de la divinité, d'une épiphanie, que l'on peut observer par exemple dans l'apparition de Dionysos au troisième épisode des *Bacchantes*<sup>71</sup>. Schèmes anciens de la représentation de la catastrophe, au plan physique, matériel, et modèles bibliques, au plan symbolique, s'entremêlent pour attiser les peurs archaïques que le tremblement de terre déchaîne, dans une visée édifiante. Au modèle de réflexion élaboré par Platon, rapportant l'engloutissement tragique de l'Atlantide dans le *Timée* et le *Critias*, qui renferme déjà l'idée du dieu punitif châtiant les Atlantes décadents, mais que d'autres genres exploitent pour signifier la tragédie dans son incommensurable dimension et dans son mystère abyssal<sup>72</sup>, se substituent volontiers, dans l'art oratoire sacré, les modèles bibliques, plus aptes à servir l'eschatologie chrétienne. Sans dédaigner les procédés mis en œuvre ailleurs, mais mobilisant surtout cette vision, pluriséculaire, du Dieu justicier et bon, châtiant la perversité des hommes pour les mettre sur le droit chemin, la rhétorique parénétiq ue élabore une explication morale du désastre. Elle ravive d'autres catastrophes, bien présentes aux esprits chrétiens, depuis toujours appelés à méditer sur l'intervention divine déversant sur le monde un déluge punitif mais purificateur, paradigme même du cataclysme. Elle lie la cause de la catastrophe présente aux actions, nécessairement mauvaises, des hommes. Elle pose, par le procédé de l'analogie, le principe de la culpabilité des habitants de Lisbonne, exhortés à se repentir et à changer leurs mœurs. Lisbonne est ainsi conviée à se regarder au miroir de ces autres villes<sup>73</sup>, lieux de vice et de

---

<sup>71</sup> « Dionysos se fait entendre dans le palais », vers 573 à 603. EURIPIDE, *Les Bacchantes*, traduction et notes de Jean et Mayotte BOLLACK, Paris, Éditions de Minuit, 2005, p. 36-37.

<sup>72</sup> « [le] tremblement de terre qui se fait sentir depuis trois mois, duquel on ne trouve rien d'approchant dans l'histoire, à moins qu'on regarde comme véritable l'histoire de la fameuse île Atlantide dont parle Platon, qui fut totalement engloutie par un tremblement de terre et par une inondation en un jour et une nuit. *Journal Historique, février 1756*, in M. I. Barreira de CAMPOS, *op. cit.*, p. 418.

<sup>73</sup> Sur cet aspect symbolique, se reporter à l'article de Raul ANTELO, « Maximam, et nullam », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 172 sq., et S. LE MÉNAHÈZE, art. cit., p. 399.

dépravation, que sont Sodome et Gomorrhe<sup>74</sup>, aux mœurs dissolues, l'opulente Babylone, aux ors corrupteurs, Ninive, aussi, sauvée *in extremis*, par un Dieu clément attentif à la contrition, qui, par là-même, constitue une note d'espérance au milieu de cette pensée essentiellement apocalyptique. Ce que l'on offre à la méditation, après ce funeste jour de la Toussaint de 1755, c'est un spectacle désolant de chaos, annonciateur de fin du monde. C'est le sentiment qu'exprime Candide : « Voici le dernier jour du monde ! »

Nourri d'un christianisme ambiant, ce discours catastrophique participe parfois d'une tentative sincère de compréhension, s'inscrivant dans le cadre du débat théologique et de la dialectique téléologique qui traversent le siècle, et prend des résonances eschatologiques. Les fidèles s'interrogent et les prédicateurs s'emploient à les y aider sur le sens du cataclysme qui s'est soudainement abattu sur la ville, un jour de Toussaint, à l'heure de la messe, alors que la population était concentrée dans les églises et que les cierges étaient allumés, aggravant ainsi considérablement l'hécatombe, ce qui soulève le problème du dessein impénétrable de Dieu. Mais ce discours est surtout imprégné de fanatisme religieux, ferveur réelle ou manipulation. D'où la féroce image voltairienne, de Lisbonne, grandiose capitale d'un empire, dramatiquement perdue, se consumant au brasier naturel de la catastrophe tout autant qu'aux bûchers liés aux autodafés, allumés pour sauver son âme. On ne peut s'empêcher de penser aussi aux réactions motivées par cet autre terrible séisme, survenu deux siècles plus tôt, et au document, plus réaliste et non moins implacable, que celui-ci a inspiré. Il s'agit de la lettre, déjà mentionnée, que Gil

---

<sup>74</sup> Cf. aussi le récit épistolaire d'un témoin oculaire : « *Passai pelas ruínas principais da cidade e são, de facto, terríveis de observar: creio que uma destruição tão completa dificilmente terá atingido algum lugar sobre a Terra, desde a destruição de Sodoma e de Gomorra* ». « J'ai traversé les principales ruines de la ville et elles sont en effet terribles à contempler : je crois qu'on trouvera difficilement destruction aussi totale ayant frappé quelque lieu sur la terre depuis la destruction de Sodome et de Gomorrhe », cité dans H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 49.

Vicente, poète dramaturge à la cour du très catholique roi D. João III, « adressa depuis Santarém au roi D. João, troisième du nom, alors que Son Altesse se trouvait à Palmela, à propos du tremblement de terre qui advint le vingt-six janvier 1531 »<sup>75</sup>. Il y dénonce sans ménagement la cécité fanatique, notamment des moines de Santarém, « davantage habités par l'ignorance que par la grâce de l'Esprit Saint ». Il y rend compte au roi de la manière dont, se saisissant de l'événement, ces religieux, selon lui irresponsables, ont brandi, « en chaire [et] dans leurs conversations », le double « épouvantail » de « l'ire de Dieu » s'abattant sur le peuple et de l'annonce d'un second séisme, « bien plus grand encore », « déjà en chemin », qui « serait sur eux jeudi, une heure après midi », suivi d'un raz-de-marée un mois plus tard : « la mer se déchaînerait le vingt-cinq du mois de février ». Il y fait mention de la réaction de terreur mais aussi de superstition des fidèles qui courent au devant du tremblement de terre prophétisé : « Les gens les crurent, de telle sorte qu'ils partirent aussitôt l'accueillir dans les champs d'oliviers alentour où ils l'attendent toujours »<sup>76</sup>. Il y dit aussi son inquiétude pour les chrétiens-nouveaux<sup>77</sup>, ainsi livrés à la vindicte populaire :

Car, au premier prêche, les chrétiens-nouveaux disparurent,  
morts de peur, craignant les autres gens, et j'accomplis cette

---

<sup>75</sup> « Carta que Gil Vicente mandou de Santarém a el-rei Dom João, o terceiro do nome, estando Sua Alteza em Palmela, sobre o tremor de terra, que foi a vinte e seis de Janeiro de 1531 », in *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1562, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1928, livre 5, des « œuvres mineures ». La traduction est mienne. Voir le texte dans son intégralité en fin de volume.

<sup>76</sup> La lettre a visiblement été rédigée un peu plus tard ; Gil Vicente mentionne, en conclusion, l'effet bénéfique que son discours a eu sur les prédicateurs « dès le samedi suivant ». Le séisme prophétisé n'était donc pas advenu.

<sup>77</sup> 1492 : les rois catholiques forcent à la conversion les juifs d'Espagne, sous peine d'expulsion. 1495 : le roi D. Manuel I<sup>er</sup> monte sur le trône. L'un de ses premiers actes politiques forts, pour plaire à la voisine Espagne, est le décret du 24 décembre 1496 contraignant les communautés juive et musulmane à se convertir au catholicisme ou à quitter le pays. Les chrétiens-nouveaux sont la nouvelle communauté constituée par ces convertis de force.



démarche et dès le samedi suivant tous les prédicateurs se rangèrent à mon avis.

Cette « démarche » fait allusion à l'intervention du poète auprès de ces religieux qu'il dit avoir réunis pour tenter de les ramener à la raison. Et Gil Vicente retrace, à l'attention du monarque qu'il sert, les grandes lignes de son discours, qui se veut lui aussi édifiant, mais pas sur le même mode. Son propos, dont on voit cependant qu'il considère bien le phénomène comme « procédant de la nature », du « cours naturel », s'articule « en deux propositions ». La première rappelle aux religieux que « Dieu est le maître de deux mondes » distincts et contraires, nécessaires à la reconnaissance des « perfections de la gloire du siècle premier » : « un monde premier », de « repos permanent », et un « monde second dans lequel nous vivons, [que] le savoir suprême édifia à l'opposé, c'est-à-dire tout entier sans repos, sans fermeté certaine, sans plaisir assuré, sans félicité durable, tout de brièveté, tout de faiblesse, tout de fausseté, timoré, ennuyeux, las, imparfait ». La seconde est une réponse aux « devins » et aux « sorciers », nécessairement « plus menteurs que prophètes », que leur hardiesse conduit à braver la « toute-puissance du Père » en cherchant à pénétrer « le secret de l'éternelle sagesse », « car le tremblement de terre, nul ne sait ce qu'il est, et encore moins quand il sera et ce que sera sa puissance ». Rappelant que « le dernier prophète a déjà été crucifié » et qu'« il n'est pas prévu qu'il y en ait d'autres », il les exhorte à la prudence dans leurs déclarations publiques car, leur dit-il, « prédication ne saurait être imprécation ».

Ce texte, qui n'est pas directement lié à notre objet, puisqu'il ne concerne pas « le grand tremblement de terre de Lisbonne », est néanmoins précieux. Il l'est d'autant plus que nous avons là un document rare, qui nous informe de première main, à la fois sur la phénoménologie des comportements lusitaniens et donc humains face au séisme, et sur les manipulations dont celui-ci fait l'objet, avant 1755. Il contient en germe la réflexion future, pour ce qui est du

débat théologique et des usages qui en sont faits. Une observation de Gil Vicente m'intéresse tout spécialement, mais je voudrais au préalable souligner la très grande fermeté du ton, l'extrême rigueur de l'analyse des événements, le courage de la dénonciation d'une imposture fondée sur la superstition, ce en dépit du fait que le dramaturge a pleine connaissance d'un risque qui n'est pas tout à fait minime, puisqu'il met ses interlocuteurs au défi de le brûler sur le bûcher s'il n'est pas dans le vrai. Les temps ne sont pas encore tout à fait inquisitoriaux, mais ils s'y préparent : D. João III ouvrira les portes à l'inquisition cinq années plus tard, en 1536.

Revenons à présent à ce passage qui retient plus particulièrement mon attention :

Les villes et les cités des royaumes de Portugal, principalement Lisbonne, si elles recèlent de nombreux péchés, recèlent aussi une infinité d'aumônes et de pèlerinages, une multitude de messes, et d'oraisons, et de processions, de jeûnes, de disciplines et des œuvres pieuses en abondance, publiques et privées ; et s'il est entre leurs murs quelques personnes qui sont encore étrangères à notre foi et que nous tolérons, il nous faut imaginer que nous le faisons assurément avec tant de zèle que Dieu s'en réjouit grandement ; et il apparaît aux yeux des serviteurs de Dieu et de ses prédicateurs qu'il n'est vertu plus juste que d'encourager ces gens et de les confesser et de les exhorter, plutôt que de les stigmatiser et de les pourchasser, pour contenter l'opinion égarée du vulgaire.

Sans les nommer dans son adresse aux religieux, Gil Vicente a évidemment en tête les chrétiens-nouveaux, qu'il identifie en revanche dans la conclusion de sa lettre. Ce passage donne clairement à entendre que non seulement le discours proféré du haut des chaires mais tout aussi bien les pratiques auxquelles les

frères religieux se laissaient aller désignaient des coupables et les livraient à la folie de la populace, aveuglée par une superstition bien entretenue.

C'est aussi à pointer des coupables que s'appliquent bon nombre des écrits catastrophiques à caractère religieux, en 1755, au moyen des mêmes procédés d'activation de la superstition. Deux camps se signalent ; l'un, incarné par un Portugais exilé, Francisco Xavier de Oliveira, connu sous le pseudonyme de chevalier d'Oliveira, est celui des réformistes<sup>78</sup> ; l'autre, incarné par la figure du père Gabriel Malagrida, est celui des jésuites. L'un et l'autre s'inscrivent en faux contre les explications naturalistes du cataclysme et leur opposent la thèse du châtiment divin, qu'ils attribuent cependant à des causes différentes : les premiers en voient les raisons dans l'intolérance et la brutalité de l'inquisition, les seconds au contraire dans sa trop grande clémence. Les uns et les autres font du tremblement de terre l'outil d'un affrontement, entre eux mais également avec le pouvoir royal.

Diplomate et écrivain à la plume polémique et à la vie turbulente et probablement quelque peu désabusée, qui, bien avant *Candide*, déclare s'être « retiré à la campagne » pour y « donner [son] temps à la culture d'un petit jardin »<sup>79</sup>, le chevalier d'Oliveira est converti au protestantisme. Ses œuvres sont frappées d'interdiction par la censure inquisitoriale dès le début des années quarante. En 1756, il publie, en français puis en anglais, le *Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal*, « adressé à mes compatriotes et en particulier à Sa Majesté Très-Fidèle Joseph I Roi de Portugal par le chevalier d'Oliveira »<sup>80</sup>. Ce texte, qui se présente donc sous la forme d'une lettre adressée

---

<sup>78</sup> Sur la réaction protestante au séisme, on pourra se reporter notamment à J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 182 sq.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>80</sup> Francisco Xavier de OLIVEIRA, *Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal*, Londres, J. Haberkorn, 1762. Ce discours, polémique, appelait une suite. Elle parut

au roi, est bien animé par la conviction religieuse. Il répond à la « nécessité » de « déclarer [au roi] la source de l'erreur de [ses] peuples en fait de religion », et « de faire tous les efforts possibles pour venir à bout de les en retirer »<sup>81</sup>. Dans la ligne des sermons protestants<sup>82</sup>, il interprète « la chute de Lisbonne »<sup>83</sup> comme le fait du « courroux » et des « jugements » de « l'Éternel », « pitoyable, miséricordieux, tardif à la colère [...] mais [...] en même temps le Dieu fort, le Dieu des vengeances », « qui a fait entendre sa voix » en réponse à l'idolâtrie catholique, à la superstition papiste et au maintien de l'inquisition, « le scandale, non seulement de toute religion, mais encore de la nature humaine », selon les termes du théologien John Wesley<sup>84</sup>. Il demande, en conséquence, l'abolition de l'inquisition et de son appareil. Commencant par mettre en cause, dans un style extrêmement incisif, des choix politiques en matière de religion :

Oui, SIRE, la manière dont on s'adresse à Dieu en Portugal, est précisément celle qu'il déteste le plus. C'est une manière superstitieuse & idolâtre, pour laquelle il a sévèrement châtié de tout tems, tous ceux qui l'ont employée, en violant les Commandemens les plus clairs, & les plus précis de sa Sainte Loi. [...] Malheureusement encore, les Portugais sont ceux qui se sont le plus distingués dans cette transgression : car à force de dévotions absurdes, de sacrifices horribles, & de prières vaines,

---

l'année suivante sous le titre *Suite du discours pathétique*. Nous proposons des extraits de ce texte en fin de volume.

<sup>81</sup> F. X. de OLIVEIRA, *op.cit.*, p. 27.

<sup>82</sup> Leur argument est simple. Si Dieu s'en est pris aux Portugais et aux Espagnols c'est qu'il y a une raison : les deux pays ont en commun d'être les deux principaux sièges de l'inquisition. Le Portugal est par ailleurs le berceau de la Compagnie de Jésus. Cf. J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 193.

<sup>83</sup> La formule doit être rendue au vicaire anglican Thomas Alcock auquel on doit cette question admirable dans un de ses sermons : « Si la superstition papiste et la cruauté ont causé la chute de Lisbonne, comment se fait-il que Rome soit encore debout ? », cité dans J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 183.

<sup>84</sup> John WESLEY, *Serious thoughts?*, cité dans J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 185.

& indignes d'être exaucées, il se sont plongés dans la superstition la plus honteuse, & dans l'Idolatrie la plus grossière<sup>85</sup>, il s'en prend violemment à la « race maudite de Dieu et abhorrée de tout le genre humain, [les] inquisiteurs de Portugal »<sup>86</sup>, qui se tiennent « toujours en embuscade [épiant] sans cesse le troupeau des désolés », [...] leur dress[ant] des embûches dans un lieu caché, c'est-à-dire dans [leur] Tribunal comme des Lions dans leur fort »<sup>87</sup> et dénonce avec force les méthodes du « redoutable Tribunal de l'Inquisition » qu'il désigne impitoyablement comme étant la cause de l'infortune des Lisboètes écrasés par le tremblement de terre :

SIRE, la seconde vérité que je prendrai la liberté de vous dire, & qui selon le sentiment de tous les Chrêtiens, & de tous les honnêtes gens, a été la seconde cause de la désolation du Portugal, & particulièrement de la Ville de Lisbonne, est d'une si grande importance qu'elle ne peut qu'exciter par elle-même l'attention de V. M. C'est l'horrible et cruelle persécution exercée depuis long-tems en Portugal, sur une grande partie de vos propres Sujets, par d'autres de vos Sujets qui les emprisonnent, qui les déshonorent, qui confisquent leurs biens, & qui détruisent leurs familles : qui font fustiger les uns, qui flétrissent les autres d'une ignominie inéfaçable, qui en exilent plusieurs, & qui, en un mot, ôtent la vie à un grand nombre, après les avoir fait passer par des tortures, des tourmens, & des supplices, dont l'idée seule bouleverse et révolte l'humanité !<sup>88</sup>

Et le chevalier d'Oliveira d'implorer instamment le roi d'accepter de voir dans la destruction, par le séisme, du tribunal du Saint-Office, le signe qu'il était

---

<sup>85</sup> F. X. de OLIVEIRA, *op.cit.*, p 13.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p 44.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p 31.

indubitablement « aux yeux de Dieu, un Office-Diabolique et digne d'être englouti dans les abymes »<sup>89</sup> :

Vous pouvez de ce seul mot, *tel est mon bon plaisir*, faire recevoir la véritable Loi de votre Dieu, dans toute l'étendue de vos Domaines. Jusqu'ici, l'autorité & la puissance de l'Inquisition y ont mis obstacle, & l'audace de ses Ministres les auroit portés peut-être jusqu'à résister & à s'opposer à vos volontés. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Dieu lui-même a abymé l'Inquisition, & il a dispersé & confondu tous ses Ministres. Vous n'avez donc qu'à dire *je le veux, je l'ordonne*, que ce Tribunal ne soit plus rétabli, & que personne n'ait la hardiesse de le relever de ses cendres<sup>90</sup>.

Le chevalier d'Oliveira n'a pas gain de cause, ou du moins pas dans l'immédiat. Son livre est saisi et lui-même brûlé en effigie par décision dudit tribunal, le 21 septembre 1761, lors de l'un de ces autodafés qu'il dénonce avec énergie. Il continuera d'affûter sa plume contre « le règne de l'antéchrist » et son exécution virtuelle nous vaudra, dès l'année suivante, un opusculé, *Le Chevalier d'Oliveira brûlé en effigie comme hérétique*, dans lequel il brave l'ennemi.

Être brûlé sur une accusation d'hérésie, c'est le sort que partage avec lui le père Gabriel Malagrida à la suite de ce même autodafé du 21 septembre, à cette différence près que ce n'est pas en effigie. Gabriel Malagrida, un jésuite de renom, confesseur du roi D. João V puis de son fils le roi D. José I<sup>er</sup>, dont l'estime, semble-t-il, lui était acquise, est aussi sans aucun doute la figure emblématique du fanatisme religieux. Il n'est pas douteux non plus qu'il représente bien le point de vue de l'ordre auquel il appartient. La Compagnie

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p 49.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p 57.

s'applique à acérer l'argumentation des théologiens contre les thèses naturalistes et lutte ainsi contre une forme de rationalisation qui lui nuit dans le contexte d'affrontement des pouvoirs caractéristique de cette période. Il est vrai que l'on peut se demander jusqu'à quel point ses harangues délirantes et son extrême agressivité font de lui un bon porte-parole de la Société de Jésus. Ce point de vue est celui de Sebastião José de Carvalho e Melo qui tire de cette analyse le moyen de se débarrasser une fois pour toutes et à peu de frais d'un encombrant adversaire. Le cheminement se dessine très clairement et le séisme vient, là aussi, à point nommé.

Peu de temps après la catastrophe, le père Gabriel Malagrida avait en effet publié à Lisbonne, en 1756, un libelle intitulé *Juízo da verdadeira causa do terremoto que padeceu a corte de Lisboa, no primeiro de novembro de 1755 – Jugement sur la cause véritable du tremblement de terre qui frappa la cour de Lisbonne le premier novembre 1755*<sup>91</sup>, en guise de riposte, semble-t-il, à une brochure que le ministre de D. José, soucieux de briser les élans de religiosité superstitieuse et démobilisatrice, faisait circuler, rappelant les causes physiques du cataclysme. Dans son opuscule, proche du sermon, Malagrida pose le principe du mal moral contre le mal naturel mais il le fait en réfutant les thèses de ceux qu'il désigne comme « les athées », qu'il assimile par ailleurs aux « politiques » :

Et que ceux qui, poussés par des motivations politiques, affirment que de telles calamités procèdent de causes naturelles ne prétendent pas que cet Orateur sacré, brûlant du zèle de l'amour Divin, ne fait que se livrer à une invective contre le

---

<sup>91</sup> Gabriel MALAGRIDA, *Juízo da verdadeira causa do terremoto que padeceu a corte de Lisboa, no primeiro de novembro de 1755*, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, 1756. Cf. Manuel Cadafaz de MATOS, *O Juízo da verdadeira causa do terremoto... e o sacrificio simbólico do P<sup>e</sup> Gabriel Malagrida*, Lisbonne, Távola Redonda, s.a. Cet ouvrage contient le texte de l'édition *princeps* de l'opuscule de Malagrida. Pour éviter toute ambiguïté, les références accompagnant les citations seront indiquées selon la double pagination (celle de l'édition *princeps* / celle de l'ouvrage de Manuel Cadafaz de Matos). Nous proposons, en fin de volume, quelques extraits traduits par nos soins.

péché, source de toutes les calamités qui s'abattent sur les hommes, et que l'on ne doit pas se fier à ces esprits ardents qui ne cherchent qu'à terroriser ces mêmes hommes et à accroître leur détresse en brandissant la menace de l'ire Divine dégainée ; car il est certain que s'il m'était permis de dire ce que je pense de ces politiciens, je les taxerais d'Athées<sup>92</sup>.

Le conflit, ouvert avant le tremblement de terre, se radicalise. Le ministre est désormais l'ennemi juré, l'homme à abattre. La réciproque est tout aussi vraie. Le futur marquis de Pombal n'ignore pas de quelle aura le « saint missionnaire » bénéficie auprès de la noblesse. Il connaît aussi son influence<sup>93</sup> sur une population fragilisée par le traumatisme, encline à le suivre dans ses promesses visionnaires, sébastianistes,<sup>94</sup> portée aux manifestations mystiques excessives, dont l'ampleur est mesurable à la réaction au tremblement de terre des élites de l'université de Coimbra, marchant en procession, « pieds nus, corde autour du cou, couronne d'épines sur la tête, empreints de modestie et de gravité »<sup>95</sup>. Les deux hommes se livrent une lutte sans merci, dont le séisme est l'instrument. Tirant parti de son pouvoir sur les âmes, le jésuite défie le politique, sape ses stratégies de sauvetage des hommes, dicte une voie aux consciences des

---

<sup>92</sup> « *Nem digam os que politicamente afirmam que procedem de causas naturais que este Orador sagrado abrasado no zelo do amor Divino faz só uma invectiva contra o pecado, como origem de todas as calamidades que padecem os homens, e que se não deve comprovar com estes espíritos ardentes, que só pretendem aterrar os mesmos homens e aumentar a sua aflição com ameaças da ira Divina desembainhada ; porque é certo, se me não fosse censurado dizer o que sinto destes políticos, chamar-lhe[s-ia] Ateus* », *ibid.*, p. 7/49.

<sup>93</sup> Voir José Hermano SARAIVA, *História de Portugal*, Lisbonne, Europa-América, 1998, p. 262 sq. ; Rui TAVARES, *O Pequeno Livro do grande terramoto*, Lisbonne, Tinta-da-China, 2005, p. 139 sq.

<sup>94</sup> Cf. Mary del PRIORE, *O Mal sobre a terra, uma história do terremoto de Lisboa*, Rio de Janeiro, Topbooks, 2003, p. 232.

<sup>95</sup> « *Em Coimbra, até o reitor da universidade saiu em procissão, junto com os demais professores, todos descalços, com cordas ao pescoço e coroas de espinho à cabeça, cheios de modéstia e gravidade* », *ibid.*, p. 233.



Lisboètes, dans le plus grand mépris des directives données par le ministre et le roi qui le soutient. Voici comment il vilipende Lisbonne et ses habitants :

Sache donc, ô Lisbonne, que les uniques destructeurs de tant de maisons et de Palais, les dévastateurs de tant de Temples et de Couvents, les homicides de tant de [tes] habitants, les incendies dévorateurs de tant de trésors, [ce qui te tient] encore si inquiète, si éloignée de [ta] fermeté naturelle, ce ne sont pas des Comètes, ce ne sont pas des Étoiles, ce ne sont pas des vapeurs ou des exhalaisons, ce ne sont pas des Phénomènes, ce ne sont pas des contingences ou des causes naturelles ; ce ne sont ni plus ni moins que nos intolérables péchés<sup>96</sup>.

Il les exhorte au repentir, à la mortification du corps, à l'abstinence, leur donne à voir les images apocalyptiques, terrifiantes, terribles de sens, de la Bible, dont Lisbonne, champ de ruines qu'il parcourt en brandissant un crucifix, est une manifestation de plus, annoncée donc. Telle Jérusalem, la ville bénie, pourtant punie, Lisbonne est accablée en dépit de sa splendeur :

Ce trop lourd fardeau fut pour nous cet *Onus Ægypti* qu'évoque le Prophète Isaïe au chapitre quatre-vingt-dix [*sic*], lequel fit en ce temps-là d'un Royaume, le plus opulent du Monde, un effroyable amas de misères ; de même fit-il, aujourd'hui, d'une Cour, Reine des Cours de l'Europe, l'affreux cadavre que nous contemplons : *Iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum, & sicut onus grave gravatæ sunt super nos.* § *Quis erit, ô misérable*

---

<sup>96</sup> « *Sabe pois, oh Lisboa, que os únicos destruidores de tantas casas e Palácios, os assoladores de tantos Templos e Conventos, homicidas de tantos teus [texte : seus] habitantes, os incêndios devoradores de tantos tesouros, os que a [texte : as] trazem ainda tão inquieta, e fora da tua [texte : sua] natural firmeza, não são Cometas, não são Estrelas, não são vapores ou exalações, não são Fenómenos, não são contingências ou causas naturais; mas são unicamente os nossos intoleráveis pecados* ». G. MALAGRIDA, *op. cit.*, p. 3-4/45-46.

Cour, *ille ferreus, qui non moveatur*, à la vue d'une aussi terrifiante désolation ? *Campus ubi Troya fuit : oh utinam*, que ne sont-ce au moins des champs ! On aurait moins de peine à imaginer une manière de restaurer ! Mais je ne vois rien de plus que de déplorables amoncellements de ruines dont la vue ne laisserait pas de faire couler des fleuves de larmes à Jérémie, et de rapporter à ce pitoyable gâchis les lamentations qu'autrefois il poussa sur sa Jérusalem bien-aimée : *Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium*<sup>97</sup>.

Ce n'est pas par hasard que Malagrida donne à « contempler », au lendemain du tremblement de terre, « l'affreux cadavre » d'une cour brillante peu de temps auparavant. Même s'il ne s'en prend pas directement au roi, il n'en met pas moins en cause la cour, dans ce qu'il considère être sa déchéance ; c'est une campagne contre Pombal qu'il mène, sans ignorer pour autant que le pouvoir politique qui s'attaque aux jésuites est sous la houlette de ce roi, qui apporte un soutien inconditionnel à son ministre. Son sermon, véritable provocation, est aussi une manière de brandir aux yeux des plus puissants l'exemple de Jérusalem et de son temple réputé inattaquable. Mais cette image de la chute de Jérusalem ne se borne pas à ces aspects matériels. Comme le fait observer Raul Antelo<sup>98</sup>, Malagrida, comme d'autres prédicateurs, exploite aussi le lieu commun de la

---

<sup>97</sup> « *Esta demasiada carga foi para nós aquele Onus Ægypti, que aponta o Profeta Isaías no cap. 90, o qual assim como então fez de um Reino, o mais opulento do Mundo, um assombro de misérias, assim no presente, fez de uma Corte, Rainha das da Europa, o horroroso cadáver que contemplamos : Iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum, et sicut onus grave gravatæ sunt super nos. § Quis erit, oh consternada Corte ille ferreus, qui non moveatur, à vista de tão horrenda desolação ? Campus ubi Troya fuit : oh utinam, que fossem ao menos campos ! Que seria menos dificultoso escogitar algum modo de restauração ! Porém eu não vejo mais que a montes inconsoláveis [de] ruínas, a vista dos quais não podia deixar de lançar rios de lágrimas um Jeremias, e fazer como próprias deste lastimoso estrago as lamentações que já fez sobre a sua amada Jerusalém : Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium », in *op. cit.*, p. 4/46.*

<sup>98</sup> *Art. cit.*, p. 172.

corruption de Babylone pour souligner la déchéance morale et généralisée de la ville :

*Omnes portæ ejus destructæ, Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ* : leurs cellules détruites, les Épouses du Seigneur quittent leurs Couvents, transformant une si pieuse, une si catholique Cité en une Babylone d'une lamentable confusion ; & *ipsa oppressa amaritudine*<sup>99</sup>.

Ce discours fanatique, culpabilisant, paralysant, appelant à la contemplation, au jeûne, aux processions, apparaît insupportable au rationaliste marquis de Pombal, car il attise l'hystérie collective et ruine ses plans d'action. D'abord exilé à Setúbal, Malagrida, accusé de complicité dans la tentative de régicide, vraie ou "fabriquée", avortée en tout cas, du 3 septembre 1758, est arrêté. Il moisit en prison pendant trois ans avant d'être confié — ironie du sort — à l'inquisition que, à l'instar du chevalier d'Oliveira, il désigne lui aussi dans ses sinistres sermons comme l'une des causes de l'existence du mal qui « abîme » Lisbonne, mais pour son excès de tolérance, son laxisme. Jugé par un tribunal d'exception présidé par Paulo de Carvalho e Mendonça, Grand Inquisiteur<sup>100</sup> et frère du marquis, il est condamné non pour "parricide", chef d'accusation sur lequel Rome aurait à se prononcer, mais pour hérésie, en tant que « faux prophète et faux dévôt »<sup>101</sup>. Il est brûlé sur la place du Rossio le 21 septembre 1761. Son exécution, dans une mise en scène destinée à frapper les esprits, est effectivement un spectacle réussi, qu'avait en quelque sorte préfiguré le *Candide* de Voltaire. L'Europe s'émeut de l'horreur et s'intéresse de près au procès, aussitôt traduit. Voltaire s'indigne, et

---

<sup>99</sup> « *Omnes portæ ejus destructæ, Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ : quebradas as suas clausuras saem dos seus Conventos as Esposas do Senhor, fazendo de uma Cidade tão pia, e tão católica, uma Babilónia de inconsolável confusão ; et ipsa oppressa amaritudine* », in *op. cit.*, p. 5/47.

<sup>100</sup> Cf. José Hermano SARAIVA, *op. cit.*, p. 262 et, dans ce volume, José SUBTIL.

<sup>101</sup> J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 127.

aiguise une fois encore le trait sarcastique pour commenter l'arrêt du tribunal de l'inquisition, dans une lettre qu'il adresse au duc de Richelieu le 27 novembre :

Malagrida n'avait que 74 ans. Il ne commit point tout à fait le péché d'Onan, mais Dieu lui donnait la grâce de l'érection ; et c'est la première fois qu'on a fait brûler un homme pour avoir eu ce talent. On l'a accusé de parricide, et son procès porte qu'il a cru qu'Anne, mère de Marie, était née impollue, et qu'il prétendait que Marie avait reçu plus d'une visite de Gabriel. Tout cela fait pitié et fait horreur. L'inquisition a trouvé le secret d'inspirer de la compassion pour les jésuites. J'aimerais mieux être nègre que portugais. Eh misérables, si Malagrida a trempé dans l'assassinat du roi, pourquoi n'avez-vous pas osé l'interroger, le confronter, le juger, le condamner ? Si vous êtes assez lâches, assez imbéciles, pour n'oser juger un parricide, pourquoi vous déshonorez-vous en le faisant condamner par l'inquisition pour des fariboles ?<sup>102</sup>

L'ouvrage de Malagrida, qui avait d'abord reçu *l'imprimatur* du tribunal du Saint-Office, alors même que les inquisiteurs s'étaient déterminés en faveur des thèses naturalistes et non de la thèse du châtiment divin, ce qui reviendrait à s'immiscer dans les desseins du Créateur, est censuré une première fois par la *Real Mesa Censória* et fait l'objet d'une nouvelle interdiction en 1772. Après un nouveau procès, peu banal, du livre cette fois jugé « infâme, diabolique,

---

<sup>102</sup> VOLTAIRE, Lettre à Louis-François-Armand Du Plessis, duc de Richelieu, in *Correspondance*, Théodore BESTERMAN, éd., Paris, Gallimard, La Pléiade, 1980, tome VI (1760-1762), n° 6940, p. 701.

téméraire et hérétique »<sup>103</sup>, l'opuscule est brûlé à la suite d'un autodafé, comme son auteur l'avait été onze années auparavant.

Entre-temps, le même attentat contre le roi D. José permet à Sebastião José de Carvalho e Melo de faire place nette. D'une part, il mène, avec le soutien du monarque, une attaque frontale contre les jésuites, qu'il implique dans la conjuration : un décret royal du 3 septembre 1759 les expulse de « tout le monde portugais », sonnait le glas de la Compagnie de Jésus, dans un contexte international où l'on n'attendait que cela. D'autre part, le procès et l'exécution des grandes familles accusées du complot le débarrassent de quelques membres influents d'une noblesse qui lui est hostile en même temps qu'ils calment les ardeurs de quelques éventuels opposants. Le champ est libre. Le désormais comte d'Oeiras se prépare un avenir lumineux, édifié sur le relèvement des ruines de Lisbonne.

### Faire du neuf avec du vieux : désastres et opportunités

Au-delà des ondes de choc physiques et métaphysiques, c'est aussi à un séisme politique que l'on assiste. Le tremblement de terre est un événement de rupture qui ouvre une ère nouvelle, un moteur puissant qui impulse des évolutions politiques et sociales décisives, bouleverse littéralement « les pratiques politiques et administratives marquant le calendrier de la centralisation du pouvoir au Portugal, à la fin de l'Ancien Régime ». José Subtil le rappelle, qui consacre son étude à une analyse approfondie de cette question : trois événements majeurs guident le processus politique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, « le tremblement de terre (1755), l'attentat régicide manqué (1758) et l'expulsion des jésuites (1759) », les deux derniers résultant d'une situation

---

<sup>103</sup> « *Este infame, malicioso, temerário e herético papel* », rapport de Joaquim de Santana à l'intention de la Real Mesa Censória, cité dans R. TAVARES, *op. cit.*, p. 137.

créée par le premier, dont on soulignera, avec André Belo, le caractère hautement subversif. Il n'est pas inintéressant, à cet égard, que l'on puisse pointer comme l'une des manifestations du séisme, la mise au jour de la fragilité de la couronne, et du monarque qui l'incarne, soudainement placé sur un pied d'égalité avec ses sujets les plus humbles, comme eux exposé au péril, bousculé dans sa royale dignité, ramené à la misère de son humaine condition, pire encore, exhibé aux yeux du monde dans cette attitude, maintes fois soulignée, de faiblesse et de terreur paralysantes qui, en un sens, l'oppose à la grandeur de son ministre<sup>104</sup>. Le tremblement de terre ne s'attaque pas qu'aux petits. Il frappe au plus haut niveau de l'État, au cœur même du royaume, détruisant ses précieux trésors architecturaux, démantelant ses instances de décision, balayant le Palais Royal et, avec lui, l'ensemble des édifices, instruments du pouvoir, concentrés au même endroit. Au plan matériel, il complique la tâche à tous les niveaux, multiplie les obstacles, paralyse la communication et l'information, l'appareil administratif et judiciaire — destruction des locaux et des machines, immeubles inaccessibles, voirie obstruée, dispersion physique, dans la ville ou dans les alentours, des ministres, des magistrats, des officiers du roi. Au plan social, il intensifie les tensions déjà existantes, et nivelle par le bas, privant les dignitaires du royaume des marques distinctives de leur charge et donc de leur état. Au plan politique, il substitue le désordre à l'ordre, insinue le chaos au cœur même de l'autorité suprême, aiguïsant les ambitions, avivant les conflits larvés, attisant les haines, créant les conditions de la conspiration et du régicide. Au plan symbolique, enfin, il étale, de manière insupportablement visible, non seulement la vulnérabilité mais aussi la déchéance du royaume, une déchéance dont les symboles frappants sont l'entêtement du roi à vivre dans ses « baraques royales » d'Ajuda quinze années durant, pour n'être pas capable d'affronter le péril, et la

---

<sup>104</sup> Ce point est souligné dans de nombreux textes et études. Voir, par exemple, K. MAXWELL, *op. cit.*, p. 220.

violation d'une intimité royale, auparavant réservée aux Grands du royaume, désormais exposée au regard de tous ceux à qui il prend l'envie de traverser la chambre du roi. Malagrida, parmi d'autres, ne manque pas d'en jouer, pour en tirer avantage. La misère physique prend des résonances morales et politiques, l'espace de l'ordre initial ayant laissé la place à un « espace politique désarticulé ». Le désordre s'insinue en toutes choses, les repères sont sens dessus dessous, le haut rejoint le bas, l'ordre social est altéré, la mort côtoie la vie, les deux sexes se mêlent, dans une fuite de la population propice à tous les débordements : « Les soldats, les religieuses, les moines, s'y [dans les montagnes] réfugièrent aussi, et passèrent les deux premières nuits pêle-mêle. Ce fut une source de scènes scandaleuses et même de crimes », écrit le baron de Cormatin<sup>105</sup>.

Le risque est donc grand que le désastre soit essentiellement, voire exclusivement, perçu à travers l'immense désordre qu'il génère et que celui-ci offre l'occasion de fomenter d'autres désordres. Le danger existe aussi que, par son caractère effroyable, l'événement produise surtout des effets paralysants, que le pessimisme devant l'immensité du désastre et le sentiment de l'infiniment grand contre lequel l'homme ne peut lutter l'emportent, que la résignation face à la fatalité de la volonté divine et du châtement mérité conduisent à baisser les bras. Pour Sebastião José de Carvalho e Melo, dont l'histoire semble avoir retenu qu'il était le seul capable d'affronter la crise<sup>106</sup>, il est urgent de réagir, d'agir, de contraindre à l'action. La stratégie est pragmatique et autoritaire : il est impératif d'apporter une réponse à la hauteur de la catastrophe. Tirer le peuple de sa

---

<sup>105</sup> Pierre DEZOTEUX, baron de Cormatin, *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, Paris, Buisson, 1798, p. 128.

<sup>106</sup> Voir par exemple J.-A. FRANÇA, qui présente la reconstruction de Lisbonne comme placée « sous l'orientation d'une pensée politique dans une certaine mesure "éclairée", s'appuyant sur un pouvoir fort ou dictatorial exercé au nom d'un roi inexistant, simplement symbolique ». « A reconstrução de Lisboa política, economia, administração, estética e técnica », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 307.

stupeur, enterrer les morts, s'occuper des vivants, rétablir l'ordre sont les nécessités immédiates, précisément résumées dans ce mot d'ordre que, avec quelques variantes et en la réduisant souvent à ses deux premiers termes, l'on prête à l'homme d'État : « Enterrer les morts, s'occuper des vivants, fermer les ports ».

Cette réponse, qui est donc d'abord matérielle, ouvre un immense chantier, à la mesure des dégâts. Il s'agit de faire face, de la manière la plus concrète, aux problèmes créés par le séisme : répliquer à la destruction par la construction est une manière d'annuler les effets du désastre, de « réparer les pertes », en vue d'un retour à la normalité qui s'impose comme une urgence. Un vaste programme est ainsi élaboré par le ministre qui, à en croire divers témoignages, s'active sur les ruines, signe ordonnance sur ordonnance dès le premier novembre, si bien que le baron de Cormatin peut dire, quarante années plus tard, exagérant à peine, semble-t-il : « en moins de huit jours, deux cent trente ordonnances sortirent de sa tête féconde »<sup>107</sup>. Garantir les conditions minimales de fonctionnement de la ville constitue une priorité absolue, d'où une attention particulière accordée aux questions de santé publique « nettoyage » des cadavres, jetés à la mer pour éviter la peste, soins aux malades et aux blessés, approvisionnement de la population, de circulation déblaiement des rues, accès aux lieux d'habitation et aux bâtiments administratifs, de cohésion sociale et de sécurité des personnes et des biens attribution de logements provisoires aux habitants, lutte contre la désertion, la mendicité, l'oisiveté, la spéculation

---

<sup>107</sup> P. DEZOTEUX, baron de Cormatin, *op. cit.*, p. 125. Voir à ce sujet António Correia MINEIRO, « A propósito das medidas de remediação e da opção política de reedificar a cidade de Lisboa sobre os seus escombros, após o sismo de 1 de Novembro de 1755 : reflexões », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 189-217 et notamment p. 190 : « Ce qui paraît devoir être souligné, dans les deux cent trente-trois ordonnances, c'est le fait que vingt-trois d'entre elles ont été émises dans les trois jours qui ont suivi le séisme, quarante-sept dans la première semaine, une centaine dans le premier mois ». Pour une vision précise de la question des dispositions prises par Pombal, se reporter à cet article. Je cite ici d'après cette étude.



immobilière, le vol, la criminalité , mais aussi aux questions religieuses, de manière à canaliser les ferveurs et à éviter les débordements fanatiques accès aux églises, rétablissement de « l'exercice des offices divins dans le peu d'églises encore debout ou dans des accommodations temporaires décentes », rassemblement des « religieuses qui erraient dispersées », « célébration d'actes religieux [...] pour calmer l'ire divine et rendre grâce au Seigneur pour tant de bienfaits ». Parmi l'importante série de mesures, on peut signaler comme emblématiques, car révélatrices des méthodes autoritaires et expéditives, celle de l'édification à travers la ville de quatre-vingts gibets destinés aux voleurs ou criminels pris sur le fait, jugés sur l'instant, pendus sur-le-champ<sup>108</sup>, celle aussi qui donne corps, comme le souligne José Subtil, à « une nouvelle forme de “police” » aux pouvoirs exceptionnels, placée directement sous le contrôle du secrétaire d'État du Royaume, court-circuitant donc les « tribunaux et les magistratures traditionnels ». L'une et l'autre montrent « le ministre de fer » selon la formule de Rui Barbosa un siècle plus tard<sup>109</sup> à l'œuvre au cœur du danger, impulsant une dynamique d'action et de reconstruction sur la scène du désastre, imprimant un mouvement accéléré de réformes destinées à balayer les « retards ataviques »<sup>110</sup> imputés au modèle jésuite dominant, et à poser, entouré de proches, dont ses propres frères, opportunément placés à des postes élevés, les jalons d'un nouvel ordre régalien.

Tout comme l'image du futur marquis de Pombal, ce nouvel ordre se construit à la faveur du tremblement de terre, sur le fond symbolique de l'édification

---

<sup>108</sup> Voir notamment A. Correia MINEIRO, art. cit., p. 193 : un ensemble de neuf mesures visaient à décourager le vol et la criminalité par une très grande rigueur. Un décret du 4 novembre prévoyait que toute personne prise en flagrant délit de vol soit immédiatement jugée et la sentence immédiatement exécutée ; un avis affiché le 6 novembre ordonnait que « les gibets destinés à l'exécution des voleurs soient aussi hauts que possible et que les corps des condamnés y restent jusqu'à ce que le temps les consume ».

<sup>109</sup> Cité par R. ANTELO, art. cit., p. 178.

<sup>110</sup> H. C. BUESCU, *op. cit.*, p. 25.

d'une cité nouvelle, sur les ruines d'un ordre ancien. C'est ce que l'on peut lire en filigrane dans ce titre *Diário dos sucessos de Lisboa desde o Terremoto até o extermínio dos jesuítas – Journal des événements de Lisbonne depuis le tremblement de terre jusqu'à l'extermination des jésuites*, par lequel son auteur, António Pereira de Figueiredo, semble signifier que « tout a commencé avec le tremblement de terre et s'est achevé avec l'expulsion des jésuites ». Rui Tavares, à qui j'emprunte cette remarque, en propose par ailleurs une interprétation, une « traduction », selon ses termes : « bien que Pombal fût déjà l'un des trois ministres du roi, le “pombalisme” vit le jour immédiatement après le tremblement de terre et finit de naître avec l'expulsion des jésuites »<sup>111</sup>.

Comme Rui Tavares le fait également observer, António Pereira de Figueiredo est un ancien oratorien rallié au pombalisme, alors même que le ministre s'en était pris aussi à cette congrégation religieuse, par ailleurs rivale des jésuites notamment dans le domaine de l'éducation. Il a donc « choisi son camp ». S'il convient d'agir, il convient aussi de le faire savoir. Une élite éclairée, en grande partie formée à l'étranger, sert la déjà puissante machine pombaline, dans sa lutte pour contrôler les secteurs séditieux, de la noblesse ou des communautés religieuses, comme aussi, et cela va de pair, dans sa mise en place de la centralisation absolutiste. Une campagne de propagande est ainsi menée tambour battant, y compris hors les murs, digne des stratégies de communication des temps modernes. António Pereira de Figueiredo en est l'une des chevilles ouvrières en tant que théoricien du régéralisme. Cette propagande prend des formes diverses, dans le cadre qui en dicte les lignes, celles du soutien à Pombal et à sa politique réformiste. Elle va du silence sur les dégâts occasionnés par le sinistre aux libelles antijésuites expédiés partout en Europe et passe par la glorification des “héros”, le roi et son ministre, émergeant en

---

<sup>111</sup> R. TAVARES, *op. cit.*, p. 93.

quelque sorte du cataclysme et par conséquent d'une grandeur sans égal. Cet ouvrage n'est pas unique, mais il est exemplaire, en tant que « vision pombaline de la naissance du pombalisme »<sup>112</sup>. Le cadre politique de cet opuscule de soixante-sept pages, rédigé en latin, à la fin des années cinquante ou au début de la décennie suivante est déjà, ainsi que Rui Tavares le précise, celui d'un pombalisme affirmé. Parmi les choses surprenantes, à la lecture du livre, Rui Tavares souligne le laconisme concernant l'événement lui-même, dont les désastreuses conséquences se résument à trois phrases d'une extraordinaire concision. Le texte, selon le chercheur, obéit à la « discipline du discours du pouvoir »<sup>113</sup> et se consacre surtout à faire le panégyrique de deux êtres d'exception, en quelque sorte élus pour donner une nouvelle vie, une nouvelle dignité, à un royaume ruiné qui peut renaître de ses cendres :

Un seul parmi tant d'invincibles monarques, D. José, unique en sa grandeur, fut choisi afin qu'il sublimât la patrie déjà ruinée, qu'il rebâtît à neuf la capitale du royaume, usant en toutes choses de la singulière industrie et du conseil avisé du comte d'Oeiras, ministre qui ne connut pas d'égal dans les temps passés, tant pour ce qui est de l'amour de la patrie que de la loyauté à son roi<sup>114</sup>.

Ce double thème, de la renaissance du royaume, et de la grandeur d'un pays et de ses dirigeants, capables de vaincre l'épreuve prodigieuse, on le retrouve de manière récurrente dans les textes, y compris littéraires, qui optent pour une vision constructive, dans la ligne du pragmatisme de Pombal, et préfèrent focaliser leur attention sur la reconstruction de la capitale ou sur les questions relatives au pouvoir qui lui sont directement liées. Je me bornerai ici à évoquer

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>114</sup> António Pereira de FIGUEIREDO, *Diário dos sucessos de Lisboa desde o Terremoto até o extermínio dos jesuítas*, cité par R. TAVARES, *op. cit.*, p. 96.

trois poèmes particulièrement éclairants sur cette démarche de valorisation entreprise peu après l'événement mais dont on voit qu'elle se prolonge après la disgrâce du marquis de Pombal, renvoyé à la solitude de son domaine par la reine D. Maria I lors de son accession au trône, en 1777. *Lisboa reedificada*, *Lisboa restaurada*, *Lisboa destruída – Lisbonne réédifiée*, *Lisbonne restaurée*, *Lisbonne détruite* ont été publiés respectivement en 1780, 1784 et 1803. Contrairement à ce que l'analogie des titres pourrait laisser penser, ils ont été écrits par des auteurs différents, Miguel Maurício Ramalho, Vicente Carlos de Oliveira, Teodoro de Almeida<sup>115</sup>. Il n'est pas sans intérêt d'observer que ceux-ci renouent avec le genre épique, car les poèmes renvoient non seulement – et c'est visible par le titre – à *Lisboa edificada – Lisbonne édifiée* –, de Gabriel Pereira de Castro, qui célèbre la fondation de Lisbonne par Ulysse<sup>116</sup>, mais aussi aux *Lusiades* et au chant de glorification nationale. Tous, y compris le troisième, et en dépit de son titre, passant sous silence le chaos, chantent la ville nouvelle et les grands hommes qui l'ont fait renaître de ses cendres, exploitant la topique très présente de la métamorphose de Lisbonne, *Fénix renascida – Phénix renaissant*<sup>117</sup>. Plutôt que de se complaire au pathétique, démoralisant, paralysant, on magnifie le tremblement de terre, un bonheur pour le pays, une opportunité unique de se défaire des vieilleries du passé qui l'encombrent et de se refaire à neuf en mettant un pied dans l'avenir. C'est la vision de Pombal, comme on sait fin politique, qui ne néglige pas sa stratégie de communication, et de ceux qui se rangent à ses côtés. Voici, à titre d'exemple, un passage des *Memórias das principais providências que se deram no terramoto que padeceu a corte de Lisboa no ano de 1755*, attribué à Amador Patrício de Lisboa :

---

<sup>115</sup> Cf. E. J. VIEIRA, art. cit., p. 273.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>117</sup> Voir notamment Vítor Aguiar e SILVA, « Lisboa destruída e Lisboa rediviva : o mito da Fénix », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 285-289.

Je crois que ce ne serait pas faire preuve de flagornerie que de dire que, dans le malheur qui s'est abattu sur nous, nous avons eu l'heur que Votre Majesté pût bénéficier de ce très vaste théâtre qui lui permît de stupéfier le monde par son inimitable grandeur<sup>118</sup>.

Il ne manque guère que de rendre grâces à Dieu pour tant de bienfaits. Ce sera fait, par exemple dans ce vers de *Lisboa reedificada* « Le Ciel châtie plus qui plus il aime »<sup>119</sup>, variante adaptée à la ferveur religieuse de l'aphorisme « qui aime bien châtie bien ». La posture est résolument étonnamment optimiste. Comme on sait, Pangloss n'est pas mort après l'autodafé :

Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. (chapitre XXX).

En attendant, Candide n'en est pas sorti indemne ; il y aura au moins perdu sa candeur : « Cela est bien, mais il faut cultiver notre jardin ».

---

<sup>118</sup> « *Eu creio que não seria expressão ditada pela lisonja dizer-se que fomos em nosso mal venturosos, porque, da calamidade que sentimos, tirámos o bem de ter Vossa Majestade um amplíssimo teatro em que pudesse assombrar ao mundo com a sua inimitável grandeza* », cité par J. H. SARAIVA, *op. cit.*, p. 256.

<sup>119</sup> « *A quem o Ceo mais ama, mais castiga* », cité par E. J. VIEIRA, *art. cit.*, p. 274.

« Et cependant nous voyons que d'innombrables méchants meurent en paix »<sup>120</sup>

En leibnizien qu'il est encore mais qu'il « n'est déjà plus »<sup>121</sup>, Kant publie, en 1755, avant le tremblement de terre, son *Histoire générale de la nature et théorie du ciel* dont il souligne la dette à l'égard des *Philosophiae naturalis principia mathematica*<sup>122</sup> auxquels il reviendra dans la *Critique de la raison pure*. C'est donc en disciple de Newton, conscient de ce qui lui apparaît comme la "révolution" imposée à la démarche "connaissante" par la science moderne née avec le siècle précédent, mais tout aussi bien en héritier d'une tradition philosophique qui a mis la question de la finalité dans la nature au centre de ses discussions, qu'il trouve matière à élaborer son propre mode de saisie du « système du monde ». Au-delà d'une pensée qui se manifeste déjà dans sa complexité et qu'il ne m'appartient pas d'étudier ici, c'est précisément cette question qui retient mon attention dans ce contexte particulier, comme étant l'une de celles qui se posent à Kant dans cette toute première phase de sa carrière, et qui continuera de constituer une préoccupation essentielle de sa pensée philosophique. Écartant l'opposition fondamentale alors en débat, entre les thèses selon lesquelles il y a ou il n'y a pas de finalité dans la nature, renvoyant dos à dos défenseurs de la Providence et matérialistes athées, il décide de faire table rase des théories qui ne conduiront jamais qu'à l'impasse, émet une nouvelle hypothèse épistémologique, et postule la possibilité de la complémentarité du mécanisme et de la téléologie. Sa thèse, dans l'esprit leibnizien, et déjà difficile à soutenir, pose

---

<sup>120</sup> *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*, traduction de J.-P. POIRIER, d'après le texte de « Kants Werke », Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1968, *Cahiers philosophiques*, n°78, mars 1999, Paris, Centre National de Documentation Pédagogique, p. 111. Nos citations renvoient à cette traduction.

<sup>121</sup> Colas DUFLO, *La Finalité dans la nature. De Descartes à Kant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 89.

<sup>122</sup> Cf. sur ce point François MARTY, *La Naissance de la métaphysique chez Kant : une étude sur la notion kantienne d'analogie*, Paris, Beauchesne, 1980, p. 26.

« l'affirmation forte de la physique mécaniste »<sup>123</sup> et celle, tout aussi forte, de la preuve de Dieu par la finalité dans la nature :

[...] et il y a un Dieu précisément parce que la nature, même dans le chaos, ne peut pas procéder autrement que de façon régulière et ordonnée<sup>124</sup>.

Kant fait ainsi une nouvelle proposition de sens fondée sur l'idée que le bon fonctionnement mécanique, attestant l'ordre naturel et les principes généraux qui le régissent, est la preuve *a posteriori* de l'existence d'un « suprême auteur du monde » et donc aussi du bien-fondé de la pensée téléologique<sup>125</sup>. On est en droit de se demander dans quelle mesure les théories ne sont pas, sinon en place, du moins suffisamment bien préparées pour pouvoir constituer une avancée importante, lorsque surgit le tremblement de terre, au moment opportun, pourrait-on dire, une fois encore.

Survenue cette même année, la catastrophe de Lisbonne se présente au jeune Kant, alors âgé de trente et un ans et au début de sa carrière, comme un laboratoire naturel où mettre à l'épreuve, par le « système de l'expérience », une pensée qui cherche à se constituer en système scientifique, mathématiquement structuré, en vue d'une intelligibilité du possible, d'un réel empirique, phénoménal : une aubaine pour le chercheur. En l'espace de quelques mois à peine, Kant produit, à distance de l'événement, considéré depuis Königsberg, trois écrits en relation avec le tremblement de terre. Ces écrits prennent la forme de deux articles, parus dans un hebdomadaire local, respectivement en janvier

*Von den Ursachen der Erderschütterungen bei Gelegenheit des Unglücks, welches die westliche Länder von Europa gegen das Ende des vorigen Jahres betroffen hat* (Sur les

---

<sup>123</sup> Voir à ce sujet C. DUFLO, *op. cit.*, p. 86.

<sup>124</sup> Immanuel KANT, *Histoire générale de la nature*, I, 228, traduction de François MARTY, in *Œuvres philosophiques*, Ferdinand ALQUIÉ, dir., Paris, Gallimard, La Pléiade, vol. I, « Des premiers écrits à la *Critique de la raison pure* », 1980, p. 45.

<sup>125</sup> Colas Duflo, *op. cit.*, p. 88.

*causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière)* , et en avril *Fortgesetzte Betrachtung der seit einiger Zeit wahrgenommenen Erderschütterungen* (*Considérations additionnelles sur les tremblements de terre ressentis depuis quelque temps*) , et d'un opuscule, *Geschichte und Naturbeschreibung der merkwürdigsten Vorfälle des Erdbebens, welches an dem Ende des 1755sten Jahres einen grossen Theil der Erde erschüttert hat* (*Histoire et description physique des événements les plus curieux du séisme qui ébranla une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*). Plus volumineux, cet écrit, le deuxième dans l'ordre de production et de parution, a fait l'objet d'une publication séparée, dans cette même ville, en mars. Ces documents, sont, selon toute apparence, encore peu connus en France<sup>126</sup>. Leur intérêt est pourtant indubitable à la fois pour l'éclairage qu'ils projettent sur le Kant pré-critique, sur l'évolution d'une pensée, sur l'apprentissage d'une attitude scientifique, sur l'élaboration d'un modèle épistémologique et, au-delà des études kantienne, sur les effets qui ont pu en résulter en termes d'approches nouvelles de l'organisation du savoir. Le statut même de ces textes, si l'on se place du point de vue de leur mode de communication, n'est pas non plus dénué d'intérêt : le chercheur ne s'adresse plus exclusivement au monde savant mais ouvre l'accès de ses conclusions à un public élargi, cherche à toucher l'opinion, lettrée sans doute, par presse interposée. Dans cet esprit, Kant se garde bien de prendre la posture du témoin oculaire de la catastrophe, couramment adoptée par les auteurs, comme nous l'avons vu, et évite de donner dans le *pathos* par la tentation de l'immensément grand, de l'immensément tragique. Il brise au contraire cette logique pour se consacrer à l'étude, à la faveur du détachement informé que permet ce « récit commun, socialement

---

<sup>126</sup> Seul l'opuscule, *Histoire et description des plus remarquables événements...* a été traduit en français, par J.-P. POIRIER. Cf. note 120. Il nous a donc semblé opportun de proposer une traduction des deux articles. Celle-ci figure en fin de volume, sous la plume d'Élise Lanoë.



partagé » par le biais des nouvelles, dont parle André Belo, même s'il est permis de se demander s'il ne s'est pas, ici ou là, laissé prendre aux rets de sa fascination : « L'histoire », dit-il, soulignant les proportions de l'événement, à l'échelle de la planète, « n'offre pas d'exemple d'ébranlement de toutes les eaux et d'une grande partie de la terre qui ait été ressenti sur une aussi vaste étendue et en même temps dans l'espace de quelques minutes »<sup>127</sup>. Ce faisant, il attribue au phénomène un caractère exceptionnel qui ne paraît pas, *a priori*, le plus indiqué pour servir le propos qu'il s'est fixé, celui de dégager des lois générales d'interprétation des phénomènes naturels, en tant que « grands événements qui affectent le destin collectif des hommes »<sup>128</sup>. Une observation semble s'imposer d'emblée : Kant ne mentionne pas Lisbonne dans ses titres mais la cite dans le corps du texte, comme les autres villes ou régions ; faut-il en déduire qu'il n'entend pas se laisser enfermer dans le cas particulier mais agit comme s'il s'inscrivait dans les discussions qui occupent le milieu scientifique, depuis plus d'une décennie, sur les phénomènes telluriques qui se manifestent à travers l'Europe ?

Il prend dans le même temps, à l'égard du débat physico-théologique, une position qui s'inscrit dans la tradition de celle de Sénèque et réfute, sans abandonner, pour l'heure, la philosophie leibnizienne, les interprétations inspirées par la superstition, fille, selon lui, des théories finalistes et d'un providentialisme anthropocentrique :

Il reste que, en de semblables circonstances, la plupart des hommes manifestent une opinion tout à fait différente. Comme la peur leur dérobe le jugement, ils se figurent que ces situations

---

<sup>127</sup> *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755, op. cit.*, p. 91.

<sup>128</sup> *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière.*

de calamité généralisée sont d'une nature tout à fait distincte de celles qui justifient que l'on se prémunisse contre elles, et croient pouvoir adoucir la rigueur du destin, par une aveugle soumission, s'en remettant à la grâce et à la disgrâce de la divine Providence<sup>129</sup>.

Appelant à « l'amour de l'humanité », il condamne la superbe de l'homme qui croit être « dans sa totalité, [...] le digne objet de la sagesse divine et de ses institutions »<sup>130</sup> et prétend entrer dans le Conseil de Dieu :

Le spectacle d'autant de détresses causées à nos concitoyens "terrestres" par la récente catastrophe doit inciter à l'amour de l'humanité et nous faire prendre part à l'infortune qui a frappé ces hommes avec une telle rigueur. Mais ce serait une grave erreur de toujours regarder de semblables fatalités comme une punition qui serait infligée aux cités dévastées, en raison de leurs crimes, et de considérer comme l'objet de la vengeance de Dieu ces infortunés sur lesquels s'exercerait la colère de sa justice. Cette sorte d'opinion est d'une condamnable impertinence, qui suppose de sonder les desseins des décrets divins et de les interpréter d'après son jugement personnel<sup>131</sup>.

La thèse du châtement divin

n'est pas autre chose qu'une indiscretion peccamineuse, qui se mêle de vouloir découvrir les intentions des desseins divins et de

---

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> « Nous en sommes une partie et nous voulons être le tout. On ne considère pas les règles de la perfection de la nature dans son ensemble, et l'on croit que tout devrait être purement et simplement en relation de convenance avec nous », in *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*, *op. cit.*, p. 110.

<sup>131</sup> *Ibid.*

les interpréter selon son propre bon vouloir. L'homme est à ce point victime de son orgueil qu'il se considère la fin unique des actions divines, et juge que ces dernières n'ont d'autre visée que celle de se soucier de lui en établissant des normes et un gouvernement du monde conforme à ses intérêts<sup>132</sup>.

Contre le rationalisme dogmatique, depuis longtemps en débat, et à la suite de Bacon, Descartes et Spinoza, il propose, pour l'homme, un mode de connaissance du réel moins refermé sur sa propre substance reproche fondamental déjà formulé par les prédécesseurs, plus préoccupé du "comment" de l'ordre du monde que de son "en vue de quoi"<sup>133</sup>. Rejetant à son tour la validité du *telos* dans la recherche de la connaissance, et écartant par là-même Dieu du champ du savoir, puisque, comme d'autres avant lui l'ont déjà démontré, la question des causes finales et la question de Dieu sont intimement liées, il met en place un nouveau modèle, épistémologique et non ontologique, redevable à une tradition philosophique mais aussi à la physique newtonienne, fondé sur l'étude des causes mécaniques du phénomène et à partir duquel fonder une philosophie de la connaissance dont relèvera l'idée d'un ordre de la nature. L'interrogation se déplace de ce qui est explicable ou pas vers ce qui peut ou pas devenir objet d'explication, intelligible, saisi par l'expérience, mesurable par la raison, comme il ressortira de la première *Critique*.

Kant examine la question en observateur neutre, voire en géographe qu'il est aussi, et propose une explication "naturelle", objective, des séismes. Dans le même esprit que Sénèque, il se place à rebours de l'attitude commune et des formes dominantes de pensée, qui imposent une lecture théologique de ces phénomènes naturels. Son argumentation prend assise sur la théorie la plus communément admise à cette époque, celle formulée d'abord par Aristote, dans

---

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> C. DUFLO, *op. cit.*

ses *Météorologiques*<sup>134</sup>, selon laquelle les tremblements de terre seraient produits par l'action violente, dans les cavités profondes de l'écorce terrestre, des vents générés par l'exhalaison sèche – une théorie dont on retrouve les échos dans l'explication "rationnelle" opposée par Sénèque dans le sixième traité des *Questions naturelles*, aux angoisses et aux interprétations mythiques ou religieuses dont il esquisse la phénoménologie (voir Philippe Rousseau) :

Les tremblements de terre nous révèlent que, vers la surface, la terre est creusée de cavernes, et que, sous nos pieds, des galeries de mines secrètes courent de toutes parts en de multiples dédales. Ceci sera sans aucun doute établi par les progrès dans l'histoire des tremblements de terre. [...] Les cavités contiennent toutes un feu ardent, ou du moins une matière combustible qui n'a besoin que d'une légère stimulation pour faire rage avec furie alentour et ébranler ou même fendre le sol au-dessus<sup>135</sup>.

« Les progrès dans l'histoire des tremblements de terre » n'ont pas exactement confirmé les thèses de Kant. Cependant, ses méthodes empiriques, ses collectes d'informations, ses analyses – de durées, de données temporelles et spatiales, d'événements survenus simultanément en des lieux distants –, ses postulats de corrélations existant entre des phénomènes éloignés, sa théorie du mouvement des eaux et de la faille embryonnaire qui s'est propagée à partir de l'épicentre au large des côtes portugaises, sa démonstration que les tremblements de terre obéissent à des lois générales dont les principes sont connus<sup>136</sup>, se sont bien constitués en première tentative d'explication d'un séisme selon des règles de causalité naturelle et non pas surnaturelle comme les temps le voulaient encore.

---

<sup>134</sup> II, 7 et 8, 365 b 21-369 a 11.

<sup>135</sup> « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 86-87.

<sup>136</sup> Cf. R. ANTELO, art. cit., p. 181.

Le philosophe-géographe se fait ainsi le précurseur de la sismologie moderne. Mais c'est aussi et surtout à une autre modernité, celle plus générale de la pensée, qu'il ouvre la voie. En laissant bien établi que tout dans la nature n'est pas fait pour être au service de l'homme et qu'il n'y a pas de Dieu punitif « ébranleur des sols », il fait une place à la compassion et à la solidarité, car la souffrance innocente existe ; il inaugure aussi les temps nouveaux de la conscience du risque et de la responsabilité de l'homme qui augmente ses maux par des choix inconsidérés :

La tragédie de Lisbonne semble ainsi avoir été aggravée par la localisation de la ville, édifiée sur les rives du Tage ; et c'est pourquoi aucune ville située dans une région ayant connu plusieurs fois des tremblements de terre dont la direction peut être déduite grâce à l'expérience, ne devrait être édifiée dans une direction parallèle à celle qu'empruntent les séismes<sup>137</sup>.

Kant, visiblement, n'a pas été insensible à l'argument de Rousseau dans sa réponse féroce au *Poème* de Voltaire. Il ne se contente cependant pas de stigmatiser des comportements corrompus par la civilisation mais fait valoir la nécessité pour l'homme d'une véritable connaissance de la nature qui lui permette de se conformer aux exigences de cette dernière et donc de mieux se protéger contre ses imprévisibles excès. Et, sur ce point, son analyse rejoint celle, très pragmatique, du marquis de Pombal, qui fait procéder à la reconstruction de Lisbonne selon des procédés techniques tout à fait nouveaux,

---

<sup>137</sup> *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière. Cf. également « Je suis aussi d'avis que le désastre de Lisbonne, aussi bien que de la plupart des cités de la côté occidentale de l'Europe, est dû à la situation de cette ville par rapport à la région concernée de l'océan ; car toute la puissance de celui-ci, encore renforcée dans l'embouchure du Tage par l'étréitesse de la baie, a dû extraordinairement secouer le sol », in « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 95.*

adaptés aux séismes. D'une certaine manière, la célèbre *gaiola* pombaline<sup>138</sup> constitue un exemple notable de ce triomphe d'une science technique que le tremblement de terre ne fonde sans doute pas mais qu'il met à coup sûr à l'ordre du jour.

Pour en revenir à notre question de départ, qu'est-ce qui justifie qu'un tremblement de terre, un événement naturel, ait pu à ce point devenir un événement historique ? Probablement la conjonction de trois ingrédients : un « événement monstre »<sup>139</sup>, un lieu — la très catholique Lisbonne, capitale d'un empire, encore rutilante de ses ors —, et surtout un moment — un tournant marqué par la synthèse newtonienne, par un débat philosophique suffisamment mûri, nourri, au fil des ans, des idées qui sont dans l'air, par la nouvelle forme de publicité aussi, assurée par les gazettes, permettant une conscience européenne du désastre en même temps que la contribution au débat scientifique et physico-théologique que le “scandale” du tremblement de terre active fortement. Car, comme le fait observer Gilles Deleuze, « Après le tremblement de terre de Lisbonne, comment est-il possible de maintenir la moindre croyance en une rationalité d'origine divine ? »<sup>140</sup>. C'est la question que tout le monde agite, à commencer par Kant et Voltaire. Et pourtant... Dans le même ouvrage où il se pose en défenseur de la cause naturelle des phénomènes de la nature, et s'oppose aux superstitieux qui font intervenir Dieu, Kant... fait intervenir Dieu :

Quels que soient les dommages occasionnés aux hommes à cause des tremblements de terre, cela peut facilement être compensé, avec usure, d'un autre côté. Nous savons que les sources

---

<sup>138</sup> Outre les travaux de J.-A. FRANÇA, déjà cités, voir aussi Vítor Cóias e SILVA, « Sistemas construtivos usados na reconstrução. A “gaiola” pombalina. Estudos recentes », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 329-374.

<sup>139</sup> Sur ce concept cf. G. QUENET, *op. cit.*, chapitre 9.

<sup>140</sup> Gilles DELEUZE, *Cours sur Leibniz, université Paris 8*, 1987, cité par J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 188.

thermales, qui ont peut-être, au cours des temps, servi à l'amélioration de la santé d'une partie considérable de l'humanité, tiennent leurs propriétés minérales et leur chaleur de cette cause même par laquelle adviennent les embrasements internes qui mettent la terre en branle. [...] Les raisons que j'ai données ne sont certes pas de la sorte qui emporte la plus grande conviction et procure la certitude. Mais, même des conjectures valent la peine d'être acceptées lorsqu'elles ont pour conséquence d'inciter les hommes à la gratitude envers l'Être suprême qui, même lorsqu'il châtie, mérite révérence et amour<sup>141</sup>.

Une attitude qui rejoint les stratégies mises en œuvre par les "chargés de communication" de Pombal. Même chez les élites intellectuelles, philosophes et hommes de science, le tournant que l'on a voulu voir n'est pas aussi radical qu'on a bien voulu le dire. Les hésitations sont partout manifestes. Elles le sont chez Kant, comme on voit ; elles le sont chez d'Alembert dont l'article « Optimisme », de l'*Encyclopédie*, est en contradiction avec, par exemple, l'article « Manichéisme » ; elles le sont chez Voltaire pour qui l'idée même de l'existence du mal est peu compatible avec celle d'un « grand horloger » mais pour qui il est tout aussi impossible que « cette horloge existe et n'ait point d'horloger ». Devant l'impasse, et le péril de l'athéisme, il fera volte-face, et reprendra les arguments qu'il avait utilisés, sur un mode inversé<sup>142</sup>. Les philosophes des Lumières sont, pour la plupart, fondamentalement déistes. Comme Rousseau le dit dans sa lettre à Voltaire, ces questions qui les habitent se rapportent toutes à l'existence de

---

<sup>141</sup> E. KANT, « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 107-108.

<sup>142</sup> Cf. l'article « Athée, athéisme » du *Dictionnaire philosophique*, sous la direction de Christiane MERVAUD, *The complete Works of Voltaire*, Voltaire Foundation, Taylor Institution Oxford, 1994, vol. XXXV, t. 1, p. 375-392.

Dieu. La question de Dieu demeure, tout à fait centrale, et l'expérience d'un autre séisme, trente ans plus tard, plus meurtrier peut-être que le « désastre de Lisbonne », ne changera pas véritablement la donne<sup>143</sup>. On peut toutefois risquer l'hypothèse que si la rupture totale ne s'est pas produite, les esprits, eux, ont bel et bien été ébranlés. « Whatever is, is right »<sup>144</sup> ne peut plus se dire ni se penser de la même manière : les esprits éclairés se préoccupent moins, désormais, d'interpréter que d'observer, de prévoir, de contrôler ; non seulement ils se posent des questions mais se posent aussi des questions sur les questions qu'ils se posent. C'est en cela, peut-être, que le désastre de Lisbonne, que Voltaire expose dans son *Poème* non sous la forme d'une doctrine ou d'une représentation extérieure mais d'une vraie souffrance individuelle refusant aux penseurs, « au chaud chez les princes », la possibilité de nier son existence, constitue une rupture fondatrice d'un nouvel ordre du monde :

Vous recherchez en paix les causes des orages :  
 Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,  
 Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.  
 Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,  
 Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.  
 Partout environnés des cruautés du sort,  
 Des fureurs des méchants, des piègés de la mort,  
 De tous les éléments éprouvant les atteintes,  
 Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes. (v. 26-34)

---

<sup>143</sup> Le 2 mai 1783, tremblement de terre en Calabre et en Sicile. E. GUIDOBONI, *op. cit.*, p. 190.

<sup>144</sup> « *One truth is clear, whatever is, is right* », Alexander POPE, *An Essay on Man*, éd. Michèle PINSON, Œuvres et Valsery, Ressouvenances, 1995, p. 44.